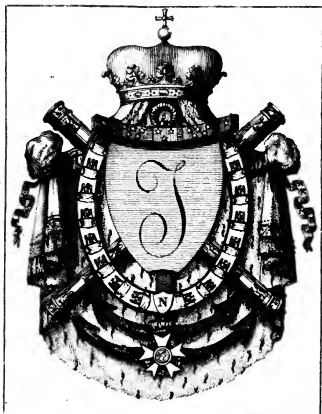




LES SECRETS
DE FAMILLE.





- *Quand je remplis une fonction auguste il n'appartient pas à un mortel de m'interompre!* -

LES SECRETS DE FAMILLE;

Traduit de l'Anglais de M. PRATT, *sur la troisième édition.*

PAR MARY-GAY ALLART,

Traductrice d'*Éléonore de Rosalba.*

ORNÉ DE FIGURES.

TOME PREMIER.

PARIS,

Au Magasin des Romans nouveaux ; chez LEPETIT, libraire, quai des Augustins, n.° 32.

AN VIII.



LES SECRETS DE FAMILLE.

CHAPITRE PREMIER.

DANS une des riantes vallées au sud de Devonshire, pays délicieux où le myrte croît naturellement, s'élève le vieux château de Fitzorton.

Un auteur doué d'un grand talent, ne manquerait pas, à notre place, de saisir cette occasion pour faire de longues et belles descriptions des lieux, des bois, et des eaux qui entourent cette maison; mais comme le but de cette histoire est la peinture fidelle du cœur humain, de ses peines, de ses plaisirs, de sa force et de sa faiblesse, nous ne considérerons les

beautés d'un autre ordre, que comme les accessoires de notre tableau, et nous ferons le moins de digressions qu'il nous sera possible.

Le château de Fitzorton était situé sur le penchant d'une petite colline, et dominait toute la Vallée ; la maison seigneuriale de Clare, bâtie sur le penchant de la colline opposée, faisait face au château, et lui correspondait par un goût parallèle, qui annonçait l'union et l'amitié qui existaient entre les propriétaires. A quelque distance de là, comme pour rendre la perspective plus agréable, on voyait s'élever un bâtiment superbe, qui de Fitzorton, ou de la maison de Clare, laissait appercevoir des tours majestueuses, des longues avenues, et des jardins enchanteurs.

Enfin ces trois domaines étaient placés par la nature dans un paradis terrestre. Mais nous sommes impatiens d'introduire le lecteur auprès des familles qui les habitent.

CHAPITRE II.

L'HONORABLE et révérend sir Armine Fitzorton, au moment où nous commençons cette histoire, était dans sa soixante et quatorzième année; il avait été pendant soixante ans le plus heureux des hommes. Il s'était marié très-jeune, à une femme intéressante, qui lui ressemblait si fort pour le caractère, l'esprit, et la sensibilité, que faire le portrait de l'un, c'est donner une idée exacte de l'autre; ils étaient nés le même jour, et conservèrent, au même degré, ces vertus et les moyens aimables de plaire, que le tems, qui détruit tout, se montra jaloux de leur conserver.

Sir Armine sut mériter l'estime de ses voisins, comme époux et père, et comme ministre de l'église dont il remplissait les fonctions à Fitzorton: il avait toutes les qualités que l'antiquité révère; il accueillait avec empressement le voyageur,

quelqu'il fût, et l'hospitalité était une de ses vertus favorites.

Trois fils eurent le bonheur d'appeler des doux noms de père et mère, sir Armine et lady Fitzorton; et lorsque le caractère de ces jeunes gens commença à se développer, celui de Henry, le plus jeune des frères, sembla annoncer la réunion des qualités les plus opposées entre elles. Souvent il paraissait s'abandonner à une profonde mélancolie; d'autres fois il devenait la gaîté et la folie mêmes; puis, passant tout-à-coup à un état intermédiaire, il paraissait calme et tranquille. Le feu de la poésie consumait son âme énergique; il récitait tout haut des vers des meilleurs auteurs, ou les siens, car il en faisait de passables; et cette inégalité d'humeur, dûe à une extrême sensibilité, était ce qui le distinguait particulièrement de son aîné John.

« Je rougirais d'être aîné de tout le monde disait John, en fronçant le sourcil, d'un air de dédain, car alors je serais le camarade des sots et des fri-

pons; et je dois employer mon tems à distinguer le vrai mérite, en rompant avec eux à jamais. »

« Je n'en vois pas du tout la nécessité, disait le petit Henry en souriant : la civilité nous dit d'être honnêtes envers tous; distinguons le mérite, à la bonne heure, mais soyons toujours également polis. » d'après cette maxime Henry savait plaire, et se conciliait tous les esprits. A peine prononçait-il un mot, que son ton affable et caressant invitait à la confiance et à l'amitié. John, conformément à un système plus sévère, se livrait avec peine, et même quelque fois il était d'un abord difficile; et l'on pouvait déjà présager de l'influence qu'auraient un jour, sur leur esprit, ces dispositions contraires.

Il y avait aussi quelque différence à remarquer dans leurs personnes : ils étaient tous deux favorisés de la nature; mais pourtant dans leur extérieur, elle s'était plue à déployer encore son goût pour la variété : John était grand et robuste; sa taille et son maintien avaient de la

majesté, et il était ce qu'on appelle un bel homme.

Henry était moins grand que son frère; mais il avait de la grâce et de l'élégance dans ses manières; la délicatesse de sa personne et de ses traits, convenait également à la langueur ou à la vivacité de son caractère. C'est sur-tout dans leurs yeux qu'on lisait les impressions diverses que les idées laissaient dans leur âme. Ceux de John, très-perçans, pénétraient dans les replis les plus secrets du cœur; et il était difficile d'échapper à son observation.

Ceux de Henry, doués d'une douceur céleste (car ils étaient bleus) ne s'attachaient point aussi scrupuleusement sur les objets, il lui suffisait d'un regard; lorsqu'il les élevait au ciel, ils peignaient la candeur et la bonté de son âme; mais lorsqu'il les fixait à terre, ils devenaient sombres, et si par hasard dans cet instant, ils se portaient sur quelqu'un, on ne pouvait en supporter le feu étincelant.

La manière de s'exprimer, le son de

voix, les habitudes, tout différait chez ces deux frères.

Les traits fiers et animés de John ne se décomposaient pas facilement : la mobilité dans les traits décele la faiblesse de l'âme ; la sienne, qui s'annonçait de la plus forte trempe, n'était point émue par des secousses légères ; sa voix était mâle et sonore ; il n'entraînait pas par la persuasion, mais il savait convaincre par une sorte d'autorité qui découvrait d'avance l'homme qui devait un jour servir dignement son pays, ou à la tête du sénat, ou à la tête des armées.

L'amour et la tendre pitié semblaient avoir choisi Henry pour leur organe : soit qu'il s'attendrît avec les malheureux, soit qu'il jouât avec ses camarades ; on appercevait toujours cette teinte sentimentale, qui répandait une si grande douceur dans toutes ses actions. On pouvait la regarder comme l'avant-coureur d'une sensibilité outrée, qui devait le rendre à la fois les délices et le tourment d'un sexe auquel il dévouerait sa vie.

Lire dans le grand livre de la nature avait été l'occupation de John. Il était ardent ; mais patient dans ses études , et tout ce qui tendait à rendre le cœur meilleur et l'esprit plus juste, était digne de son attention. Henry avait autant d'envie de s'instruire que son frère, mais naturellement impatient ; dès qu'il se voyait arrêté par la moindre difficulté, il se rebutait, et courait à autre chose. John rarement s'occupait de bagatelles ; mais Henry savait les rendre intéressantes : tout acquiert un prix avec les ressources ingénieuses de l'imagination.

Il est tems de parler du second fils qui ne doit pas jouer un rôle aussi important que ses frères. Il avait reçu de la nature ces qualités qui, sans donner de grands moyens de se montrer dans le monde, assurent à l'homme raisonnable le repos et le bonheur.

James, moins grand que John, était plus grand que Henry, mais il n'avait ni l'air imposant de l'un, ni l'air affable de l'autre. La nature l'avait placé en tout

entre ses deux frères. Il se trouvait, pour ainsi dire, entre deux extrêmes, pour les tempérer par sa modération, il avait du sens, de la raison, donnait de sages leçons à John, lorsque l'élan de son énergie le portait à des opinions trop sévères, réprimait à propos l'excès de sensibilité dans laquelle tombait souvent le jeune Henry; en un mot, il était formé pour être le pacificateur, le médiateur de ses deux frères.

Un exemple pris dans un petit événement de leur enfance, servira à donner une idée de trois caractères qui continuèrent à se montrer les mêmes jusqu'à la fin de leur vie. On y découvrira la violence de Henry, la modération de James, et la sévérité de John.

Pendant l'hiver un pauvre petit oiseau s'était réfugié dans la serre de sir Armine. Ranimé par la chaleur du lieu, posé sur une branche d'oranger, il oubliait le mauvais tems et les frimats, étendait ses ailes, et commençait à faire entendre les premiers accens du plaisir et de la reconnaissance; lorsque Henry

s'élévant sur la pointe du pied, courut fermer la porte et la fenêtre par laquelle le malheureux oiseau venait d'entrer.

« Il y a je ne sais combien de tems que je désire avoir un pinçon, dit-il tout bas, ce sera une grande charité de lui faire passer son quartier d'hiver au château; je conviens qu'il est cruel de le troubler dans ce moment, il a l'air si content! mais s'il savait tout le bien que je veux lui faire, il viendrait de bon gré dans ma chambre.» Et en disant cela l'enfant pourchassait l'oiseau, et le poursuivait tout le long de la serre.

« Vous lui feriez un joli sort, répondit John, en le rendant esclave pour la vie. Je suis persuadé qu'il aimerait mieux se choisir son logement dans quelque ferme, ou trou d'arbre, d'où il pourrait de tems en tems se glisser ici, que d'être prisonnier dans la meilleure chambre du château, même du palais des rois; ainsi, Henry, croyez moi, laissez-le tranquille.» En disant ces mots John s'avença pour entr'ouvrir la fenêtre la plus

rapprochée de l'oiseau. « Non pas, arrêtez, dit James, je vais vous apprendre ce qu'il faut faire : donnez beau jeu au Pinçon, ouvrez la fenêtre, et que Henry tente l'aventure : si l'oiseau se laisse prendre, lorsque la liberté lui sera offerte, tant pis pour lui. » Mais la manière de l'attraper est tout-à-fait arbitraire, Reprit John jetant brusquement son chapeau contre les orangers et autres arbustes sur lesquels l'oiseau se réfugiait. »

—Pas du tout, mon frère, disait Henry, puisque je veux le placer dans un endroit plus agréable ; et en achevant ces mots, il courait dans la serre avec la légèreté de l'oiseau même. John restait toujours derrière, dans l'intention de diriger le pinçon vers la fenêtre ; et James, l'impartial James s'arrêtait dans le milieu, pour maintenir une sorte d'égalité entre les deux partis. L'oiseau agité par tant d'assauts, voltigeait de branche en branche, frappant son bec contre les autres fenêtres. A la fin lassé, fatigué, il tomba à terre, et Henry s'en empara ; son cœur ne pal-

pitait pas moins que celui du petit animal ; cependant son triomphe ne lui fit point oublier sa pitié. Le plus beau laurier du vainqueur, c'est l'humanité. Henry le prouva : il caressa son captif et l'emporta dans sa chambre, en le cachant dans son sein. « Henry n'a point de reproches à se faire, dit James, il a attrapé l'oiseau par des voies honnêtes. — Certainement, répondit John, d'un ton ironique, rien n'est plus honnête que de poursuivre un être effrayé, qui n'a aucun pouvoir de résister, et puis le conduire en prison. Pauvre malheureux ! Je suis fâché de n'avoir pas montré plus de courage à défendre ta liberté.

Henry craignant de perdre son trésor, le soignait attentivement ; mais le défaut d'air, la captivité, malgré les soins ardens de l'enfant, rendirent bientôt le pinçon languissant et malade.

« Ah dieu ! il se meurt, dit-il un jour à ses frères, les larmes aux yeux.

— Que peut-on faire, dit James d'un ton ému ? — Le laisser envoler, répondit

John d'une voix forte ; ne voyez-vous pas qu'il regrette ses amis et sa liberté? Henry, je vous en prie, soyez donc compatissant. — Mais, dit James qui voulait trouver un milieu entre la liberté et l'esclavage, c'est le défaut d'air seulement; mettez-lui un cordon à la patte, et voyons-le courir dans le jardin.

« Je propose quelque chose de mieux, dit John, coupez-lui une aile et portez-le du côté du château environné de murs. »

La proposition acceptée, l'oiseau s'en trouva bien. Henry lui jetait des grains, et se réjouissait de le voir ressusciter ; mais l'aile grandissait, c'est ce qu'attendait John. James observa qu'il fallait la recouper. — Doucement, dit l'aîné, il est si apprivoisé, qu'il voudra peut-être rester avec nous sans cette précaution : il sera flatteur de devoir sa société à son amitié pour nous. — Oui, mais s'il se sauvait, dit Henry, je ne m'y fie point, je vais couper l'aile. — Voilà mes ciseaux, dit James. John l'emporta ; l'aile ne fut point recoupée ; elle grandit, et l'oi-

seau s'envola. John fut content, Henry pleura, et James tâcha de concilier les esprits dans une affaire de cette importance. Ainsi finit un événement qui décida de l'idée qu'on devait prendre de ces trois caractères. Mais il est juste d'observer que John, plus âgé que ses frères de près de quatre ans, approchait de l'âge où l'on commence à combiner ses idées, et cet avantage joint à sa pénétration naturelle, lui donnait une grande supériorité sur les deux autres. Dans leurs conversations on entendait quelque fois John soutenir qu'on devrait traiter les passions comme on traite les bons et les mauvais sujets, les bonnes avec indulgence, et les autres avec rigueur. James était assez du même avis, seulement il voulait une répartition plus égale dans les récompenses et dans les châtimens. Mais Henry sentait plus qu'il ne pouvait exprimer ; et quelque fois échauffé par la discussion, il s'abandonnait à l'exagération, et devenait plus sévère ou plus indulgent que ses deux frères, ne sachant

jamais rester dans les bornes de la raison.

CHAPITRE III.

Tels étaient les fils de sir Armine Fitzorton. Lorsque ce bon père eut jugé que ces jeunes gens avaient acquis assez de connaissances pour être en état de l'entendre, il les fit venir dans un cabinet qu'il avait consacré à la méditation; et là, les faisant asseoir autour de lui, il commenca en ces termes : « Chers objets de mes tendres affections, vous voilà maintenant arrivés à l'âge où l'étude de la connaissance de soi-même deviendra indispensable à votre bonheur; je dois vous guider dans le choix d'un état, il faut en faire un.

» L'homme oisif est le fléau de son pays qui se trouve trop heureux quand il ne lui est qu'inutile; songez donc à prendre un état dans le monde, qui vous serve à la fois d'occupation et de moyen pour développer les talens que vous avez

reçus. Je ne crois pas m'y prendre trop tôt avec vous, mes enfans, je vous ai toujours regardés comme trois amis que le ciel m'a donnés.

» En bon père, je compte diriger vos choix, et je le puis avec quelque avantage, ayant de bonne heure étudié vos caractères.

» Pour vous, mon fils aîné, l'espoir de ma vieillesse, je pense que vous vous déciderez pour la magistrature : c'est une carrière où vous pourrez vous distinguer un jour ; vous la parcourrez avec cet esprit observateur, philosophique et juste, qui convient à celui qui décide du sort de ses semblables. Il pourra un jour vous porter au nombre des législateurs de votre pays. Vous, cher James, je présume que vous figurerez bien dans une charge d'administration publique : votre esprit juste et modéré réunit les qualités nécessaires à de tels emplois. Quant à mon petit Henry, je pense qu'il embrassera l'état de son heureux père. Le ministre de Fitzorton, dit-il,

en

en frappant légèrement sur sa joue, pourra s'occuper des muses, sans blesser les devoirs du pasteur; car ces aimables filles ont souvent embelli la retraite des hommes de mon état; et le repos et le bonheur dont vous jouirez ici sans interruption, seront favorables à votre goût pour la poésie. »

« Dites-moi donc, mes chers amis, si j'ai deviné vos intentions? —John et James répondirent qu'oui. Henry imita ses frères; mais il soupira tout bas.

» Il ne me reste donc plus rien à vous accorder, continua ce père respectable, d'un ton de voix plus doux, et en les regardant avec tendresse.

» Puissiez-vous toujours répondre tous trois, d'une voix unanime, lorsqu'il s'agira de faire le bien! Il ne suffit pas de déterminer la profession que l'on veut embrasser, il faut songer à acquérir dès aujourd'hui, les qualités nécessaires pour la remplir avec honneur; et ce sera le charme de ma vie de jouir de vos progrès. Mais passons à d'autres in-

térêts : je veux parler de vos droits à ma fortune. Dans la distribution de mes biens, je m'attends à être blâmé par la plupart des pères qui ne manqueront pas aussi de désapprouver que je vous aye consultés dans le choix de votre état, cette manière d'agir n'étant pas celle de tout le monde ; mais je ne crois pas avoir jamais à m'en repentir.

» J'ai toujours pensé que, lorsque les jeunes gens sont capables de se choisir une profession, comme membres d'une république, le même degré de jugement qui leur donne la faculté de l'exercer, les rend dignes de prendre connaissance de la portion de l'héritage qui leur revient, à moins que la prodigalité du fils, ne fasse regarder la confiance paternelle comme imprudente ; mais ce n'est point ce que je redoute.

» Les arbres que j'ai pris soin de faire prospérer, ne porteront point de mauvais fruits. Vous voyez, mon Henry, que, comme vous, je sais employer des images pour peindre la vérité....... Je n'ai

donc rien à craindre en partageant, dès ce moment, ma fortune avec vous. »

Les jeunes gens cessèrent de fixer leur père, pour se regarder entre eux avec l'air de la plus grande surprise.

» Ce serait peut-être une très-bonne politique de la part des pères, s'ils agissaient ainsi. Quant à moi, je ne connais rien qui détache plus des liens d'affection pour un père, que l'attente d'une grande fortune après sa mort. » O ciel! calculer froidement ce qu'on gagnera par la mort de celui de qui l'on tient la vie! (les trois jeunes gens firent un mouvement d'horreur.) Cela vous fait trembler, mes bons amis? ah! tâchez que votre père ne forme qu'un souhait, c'est que vous désiriez de le voir, malgré son grand âge, jouir encore long-temps de votre bonheur. Demain je vous présenterai l'état de notre fortune; je dis notre fortune, parceque je pense qu'elle est entre mes mains, comme un dépôt qui vous appartient ainsi qu'à votre respectable mère. Et

quoique nous ayons éprouvé quelques petits embarras, jespère, ajouta-t-il en souriant, que vous trouverez que j'ai été un honnête intendant de famille; et en vérité ce rôle est digne de l'ambition du plus tendre des pères.

» Un de vous, continua-t-il, s'élevera, j'en suis sûr, au sommet de la fortune; mais l'affection que je porte à tous trois, étant égale, vos droits devraient être les mêmes. Cependant vous savez que pour soutenir le nom d'une ancienne famille, je dois faire quelque avantage à votre frère John. »

John qui semblait moins approuver que ses frères un tel arrangement, le refusa avec dignité, malgré l'humeur que manifesta son père. James observa ce silence qui suit les émotions tendres; et Henry mit son mouchoir sur ses yeux. L'excellent père les regarda l'un après l'autre; et souriant à John, « eh bien, soit, dit-il, j'approuve votre refus. » John salua respectueusement, et dit

dans son style laconique, que tous trois seraient le soutien de la maison.

« Eh comment, mon cher ami, dit sir Armine en souriant davantage? ce n'est pas la philosophie qui pourra quitter ses contemplations sublimes, pour s'occuper de briques, de mortier, de greffes, etc. » — Eh bien! ce sera moi, dit Henry en rougissant. — C'est pis encore, dit sir Armine en riant de toute sa force, ne sais-je pas, mon cher petit poëte, que les muses regardent les ruines comme leurs propriétés: les tours démolies, les colonnes brisées, les murs dégradés, et les maisons en désordre, voilà la richesse de ces belles divinités. C'est là qu'elles trouvent de quoi former leurs tableaux enchanteurs. Ah, vraiment, j'irai confier mon château à ce nouvel Apollon! — Mais je crois que vous pouvez m'abandonner ce soin, reprit James.

John prit les mains de ses frères et dit: nous serons tous les trois les soutiens de notre heureuse famille!

« Bien, bien, dit sir Armine, je vois qu'il y a peu de danger à craindre pour la maison de Fitzorton ; et elle ne pourra tomber d'aucune manière, tant qu'elle sera soutenue par la vertu, les arts, et la nature. »

« Oh! s'écria Henry, unissons nos vœux pour qu'elle conserve encore long-tems son protecteur chéri; et puisse-t-il jouir sans cesse de la prospérité et du bonheur de ses enfants ! »

« Cher enfant ! s'écrie sir Armine. »

» Henry a parlé pour nous tous, dirent en même tems les deux autres. »

» Et avec une éloquence supérieure, dit James. »

« Et avec une égale sincérité, dit John, remerçions notre père : il est trop bon ! »

Ici les fils se jetèrent à genoux.

« O! mes enfants, ô mes fils! recevez ma bénédiction ! furent les seuls mots que put prononcer sir Armine en relevant ses fils. »

Les frères s'empressèrent de soutenir

leur père attendri, qui les serrait alternativement dans ses bras; il se fit un profond silence : qu'auraient-ils pu dire de plus? Après un instant passé dans ce ravissement, ils se retirèrent.

CHAPITRE IV.

Le jour suivant fut consacré à établir l'indépendance de ces jeunes gens. Sir Armine leur fit connaître l'état de ses affaires, et l'étendue de ses revenus. Il ne déguisa point la prodigalité, ou les imprudences de plusieurs de ses ancêtres; il ne s'épargna pas davantage, blâma devant eux sa conduite dans plusieurs circonstances; en un mot, il les initia dans tous ses secrets. Il le fit autant pour leur prouver sa tendresse, que pour former de bonne heure leur esprit à l'économie, à l'indépendance, et à l'amour de la justice. A la fin de la conversation il dit: « Mes chers enfans, je viens de vous dévoiler ce qu'un père

considère commes des secrets de famille; je vous ai ouvert mon cœur, et je remets entre vos mains les moyens d'être justes, généreux, honnêtes et bons. Vous avez toujours joui auprès de moi de la faculté d'énoncer votre façon de penser, aujourd'hui vous êtes libres d'agir à votre gré ; les trois portions que je vous remets, vous donnent les moyens de former avec moi une petite république où nous jouirons de la liberté qui en fait l'essence. Répondez à l'idée que j'ai conçue de vous ; j'ai fait tous mes efforts pour vous mettre dans le cas d'apprécier cette heureuse indépendance qui produit les bonnes actions : car je suis bien persuadé qu'on ne doit attendre rien de grand, rien d'honorable des âmes avilies par la servitude. »

Ladi Fitzorton parut, embrasse ses fils, et confirma ce que venait de dire sir Armine.

Sir Armine se retira, en engageant sa famille à se rendre à la chapelle où ils iraient ratifier le traité par la prière.

Les

Les sensations qu'éprouva Henry, agitèrent son cœur, mais elles enchaînèrent sa langue, et il lui fut impossible de proférer une parole. Par une égale sensibilité James gardait le silence. Mais un doute s'éleva dans l'esprit pénétrant de John. A peine eut-il atteint le portique qui conduisait à la chapelle, qu'il s'exprima ainsi : « Séduits et attendris par la générosité de la proposition de sir Armine, faisons-nous bien, mes frères, en acceptant la cession qu'il nous offre pendant sa vie ? —Bon dieu! s'écria Henry, qu'elle pensée vous avez! — Elle me frappe par sa justesse : est-il convenable que nous souffrions que notre père nous mette, pour ainsi dire, hors de sa puissance, hors du pouvoir qu'il a de restreindre nos vices, si nous devions dégénérer ?

— Nos vices ! comment pouvez-vous faire cette supposition, John ? ce que notre père nous accorde, ne nous servira-t-il pas de préservatif dans le mal, et d'encouragement dans le bien ? »

— Je n'ai pas une idée de moi si avantageuse, Henry, la tendresse que nous ressentons pour un père, devrait peut-être nous faire éprouver un peu de crainte ; si vous la détruisez en devenant vos maîtres, je suis persuadé que l'amour filial diminuera insensiblement.

— Mais, mon frère, il me semble, dit Henry, que si j'aimais mon père avant sa conduite à notre égard, je dois à présent le vénérer, l'adorer davantage. »

— Je n'ose l'espérer : le cœur humain est sujet à errer ; je redoute un marché qui peut un jour me rendre ingrat envers le meilleur des pères.

James convint de la justesse de l'observation, mais pensa qu'on pouvait prendre un milieu. « Acceptons, dit-il, la moitié de ce que nous accorde mon père, il apprendra si nous méritons l'autre. »

« C'est donc l'intérêt qui nous guidera, reprit John, et tout cela pour nous conduire au vice le plus atroce, à l'ingratitude ? »

Henry fit un mouvement d'indignation. « O mes frères ! comment pouvez-vous avoir de telles pensées ? »

« Et la poésie ne fournit-elle pas de tels exemples, répondit John ? avez-vous oublié l'histoire de trois enfans dans le même cas que nous avec mon père ? Ne l'avez-vous pas lue dans le *Grand poëte ?* Les filles du roi Léar, n'étaient elles pas aussi aimées et chéries de leur père, que le sont les fils de sir Armine? Songez à ce qui arriva, et tremblez pour ce qui peut arriver. »

« Oh ! si je me croyais capable d'un semblable crime, je voudrais mourir à l'instant même, dit Henry : de l'ingratitude envers mon père ! ô dieu ! ô dieu ! »

« Le ciel nous en préserve, répondit John : aucun de nous n'en est capable ; mais je vous le répète, je crains la fragilité du cœur humain; je n'ose pas même me fier à ce que j'ai résolu, n'ayant point encore l'expérience du monde ; je souhaite que l'affection de mon père soit

accompagnée de son autorité, comme l'a désigné la nature. »

« Et moi je souhaiterais que vous n'eussiez pas présenté d'aussi tristes images à mon esprit : il suffisait d'en donner une légère idée, dit Henry d'un ton chagrin. »

« Il n'y a pas grand mal à cela, répondit l'aîné : la citadelle est mieux défendue, lorsqu'on allarme un peu sur l'approche de l'ennemi ; quant à moi, je commence déjà à sentir qu'on ne saurait trop surveiller. »

« Au contraire, dit Henry, je crois que la confiance fait naître l'honneur, et que la bonne idée qu'on a de nous, va nous donner de l'émulation pour la bien soutenir. »

Sir Armine s'avança alors avec ladi Fitzorton. « Allons, mes fils, rendons-nous à la chapelle, et célébrons un jour qui sera le plus heureux de ma vie ! »

« Je le crois du meilleur de mon cœur, s'écria Henry. »

« Je le désire de même, dit James entre l'espoir et la crainte. »

« Ainsi soit-il, dit John en soupirant. Et toute la famille entra dans la chapelle. »

CHAPITRE V.

Sir Armine officia, fit ensuite un petit discours analogue à la circonstance. Il fut si pathétique, et caractérisa d'une manière si touchante, les sentimens du père et du pasteur, que la petite assemblée en fut toute émue.

On employa la soirée à des jeux innocens, et à faire des réflexions sur les évènemens du jour. A souper on porta des santés au parlement, au barreau et à l'église ; ensuite à John, à James et à Henry.

Le lendemain matin, John qui avait de l'obstination, n'était point tranquille; il rétablit la grande question de savoir si un enfant pourrait accepter son indépendance absolue du vivant de son père;

et soutenant toujours les prérogatives du père, sans faire tort aux privilèges de l'enfant, il s'y prit de telle manière qu'il entraîna ses frères dans son projet qui consistait à résigner le don qu'ils avaient reçu la veille.

Les trois fils ainsi déterminés, entrent dans la chambre de leur père, et se jetant à ses genoux, ils lui rendirent l'acte par lequel il les avait affranchis de l'autorité paternelle. « Vos enfants vous supplient, dit John d'un air respectueux, de ne pas les priver du plus grand bonheur dont ils puissent jouir dans ce monde : ah ! qu'ils dépendent toujours de vos bontés ; veillez sur leur conduite : cette charge est encore trop pénible pour eux ; reprenez vos biens, et que nous soyons toujours vos fils heureux et soumis. »

Sir Armine releva ses fils, et charmé de leur procédé, se laissa subjuguer par leurs vives instances ; il reprit la cession qu'il leur avait faite, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Quoique cette circonstance inattendue eût coupé par la racine le projet que ce digne père avait fait depuis longtems, il vit si clairement l'honnête motif qui faisait agir ses enfans, qu'il accepta sans hésiter leur renonciation, se promettant de les récompenser un jour d'une action qui peignait si bien leur amour et leur désintéressement. Chaque fils expliquait le sacrifice qu'il venait de faire, par un argument convenable à son caractère : John soutenait qu'il avait agi conformément aux principes de la philosophie. James trouvait la mesure excellente, parce qu'elle le remettait à sa place, et lui évitait le danger de se trouver entre les extrêmes. Henry, d'après sa manière agréable de saisir les choses, fit des vers sur ce sujet, par lesquels il prouva très-poétiquement, que l'on ne devait point détourner les petites sources qui vont se jeter dans le fleuve, si l'on voulait voir les prés et les vergers se fertiliser par son cours rapide.

Sir Armine s'occupa d'instruire ses fils

dans les connaissances élémentaires de leurs professions. Ils répondirent à ses soins, par une aptitude étonnante; mais Henry cachait toujours le dégoût qu'il avait conçu pour l'état qui lui était destiné.

En songeant à former le cœur et l'esprit de ses enfans, sir Armine ne négligeait point les avantages de leur personne. Ennemi de ceux qui en font leur unique étude, il approuvait qu'on s'en occupât un peu, et disait qu'une parure modeste était *l'amour de l'ordre* pour les gens sensés. Et lorsque son fils John exprimait son mépris pour toute espèce de parure, il ne manquait pas de dire en regardant Henry: « j'approuve le projet de votre frère aîné qui s'attache à faire accorder le ton d'un homme du monde, avec les habits modestes d'un savant; mais je me flatte qu'un peu plus d'expérience lui prouvera qu'il n'y a aucune bonne raison à donner pour nous convaincre que les hommes instruits soient vêtus moins proprement que les

autres. Je suis fort content, Henry, de voir que vous ayez le bon sens de ne pas tomber dans cet excès; mais une extrême attention de suivre les modes, est une aussi grande faute que de les mépriser. L'honnête simplicité de James me plaît infiniment. James fit un salut. Le fils aîné s'excusa sur la négligence qu'on remarquait dans sa toilette, et promit d'y donner plus de tems; ce qu'il fit toujours depuis, ayant été frappé de la leçon. Cependant il dit pour sa défense : « voyez le papillon, il quitte sa robe, et le voilà paré; mon chien s'éveille et se secoue et le voilà prêt, sans perdre de tems; et l'homme, qui n'a pas assez de sa vie entière pour acquérir des connaissances utiles, en consacrerait une partie à de vains ornemens ? »

« Vous avez tort, mon ami, dit sir Armine, il faut s'instruire; mais il faut aussi que la pureté et la beauté de votre âme, se trouvent en harmonie avec toute votre personne. Mais c'est assez sur un pareil sujet.

CHAPITRE VI.

A mesure que ces jeunes gens grandissaient, les différences qui existaient entre leurs caractères, devenaient plus sensibles : John était plus circonspect et plus soupçonneux ; Henry devenait toujours confiant ; et James se maintenait dans un juste milieu, entre la confiance sans bornes, et la circonspection inquiétante. Un cœur compatissant portait John à secourir les malheureux ; mais en faisant un acte de générosité, il disait toujours : « ce n'est pas ma raison ni mon jugement qui me font agir, mais ma faiblesse, et peut-être mon amour propre ; car je sais que la plupart des contes que l'on me fait, sont faux ; je sais que l'on contrefait tout dans le monde, que l'on joue la douleur pour m'intéresser, que le pauvre s'estropie les membres en apparence, pour surprendre ma pitié, que je suis exposé à être continuellement la

dupe de ma simplicité, et pourtant je m'y laisse prendre, quoique je sache très-bien que la générosité n'aboutisse après tout, qu'à faire des ingrats. Mais la nature m'a créé ainsi, et je suis ses impulsions. »

« Je crois que tout ce qu'on nous dit, et ce que nous lisons sur la fausseté des hommes, n'est malheureusement que trop vrai, disait Henry, mais mon cœur n'a pas le tems de faire tous vos calculs; quand l'indigent est devant moi, je ne réfléchis plus, et lui tends la main, et le secours est accordé avant que j'aye pensé à ce que je fais. Je suis le premier mouvement; la nature me commande; j'obéis, mais sans faire aucun raisonnement, et sur-tout sans le flegme de votre raison. »

« Doucement, doucement dit James, qui appaisait ordinairement ces petites disputes dans l'absence de sir Armine, vos opinions diffèrent moins que vous ne pensez : il serait avantageux sans doute d'être approuvés dans notre raison, toutes

les fois que nous oublions nos semblables; mais au moins, si cela n'est pas toujours possible, jouissons du plaisir de faire le bien pour notre propre satisfaction. »

CHAPITRE VII.

Les Fitzortons n'étaient pas privés de société, comme nous l'avons fait entrevoir au commencement de cette histoire : de tout tems la famille de Clare avait été liée avec eux; et cette amitié, qui subsistait de père en fils, n'avait pas cessé d'augmenter. Leurs parcs se touchaient, et le même chemin, se divisant, conduisait par deux routes parallèles, aux deux maisons.

M. Clare, propriétaire de la terre seigneuriale, était digne par ses vertus, de la fortune qu'il tenait de ses ancêtres. Son épouse morte un an après son mariage, lui avait laissé une fille qui faisait toute sa consolation.

D'après les conventions faites entre les auteurs et leurs lecteurs, nous devrions sans doute faire le portrait de miss Clare; mais il nous semble qu'on apprendra mieux à la connaître dans les détails des événemens de sa vie, que dans tous ceux que nous pourrions offrir à présent. Cependant pour donner une idée de sa personne, nous nous croyons obligés de dire que l'âme la plus sensible animait l'être le plus doué de beauté et d'innocence.

La préférence qu'Olivia Clare accordait à Henry, quoiqu'elle fût très-attachée à toute la famille, s'était manifestée dès son enfance, et avant qu'elle fût en état de se rendre compte de ses sensations. Si elle arrivait au château de Fitzorton avec trois bouquets pour ses amis, celui de Henry était fait avec plus de grâce, et réunissait les plus belles fleurs; elle y mettait le myrte et le laurier, pour parer, disait-elle en riant, son cher petit poëte. C'était toujours lui qu'elle choisissait pour faire ses promenades; et

l'on voyait ses beaux yeux noirs se remplir de larmes, si dans les danses champêtres il ne lui donnait pas la préférence. Arrivée à un âge plus raisonnable, son inclination prenait de nouvelles forces, et l'on peut dire que son amour grandissait avec elle. Elle laissait volontiers son ami John à ses méditations philosophiques, et James à ses études ou à ses cours de morale, pour s'échapper avec Henry, dans le parc ou dans le jardin, et là, raisonner sur le talent de sa muse; non qu'elle eût un goût très-marqué pour la poésie, mais elle avait appris à aimer tout ce qui plaisait au jeune Fitzorton. Elle n'était jamais plus heureuse, que lorsqu'il lui permettait de transcrire ses vers, pour les apprendre par cœur. Elle venait alors fièrement les réciter au château, et si elle avait osé, elle aurait embrassé ceux qui en faisaient l'éloge; mais quand elle appercevait qu'on avait l'air de les trouver mauvais, elle devenait rouge comme du feu, et son maintien décon-

certé l'aurait fait prendre pour l'auteur même. John ayant dit un jour que les vers qu'elle venait de réciter, feraient un beau cantique pour la veille de noël, elle se mit à pleurer amèrement, et ne voulut pas lui parler de toute la journée.

Il est vrai que John avait pris à tâche de critiquer le poëte Henry, qui de son côté faisait mainte plaisanterie sur le philosophe John. Olivia soutenait toujours la cause de son favori. Sir Armine, présent à la discusion, y prenait part avec bonté; M. Clare fumait sa pipe, la quittait souvent pour animer le combat, ou pour appaiser les combattans, James bon, sensible et juste, tâchait d'établir l'équilibre entre des avis opposés, et ladi Fitzorton accordait toujours sa protection au plus faible. Lorsqu'à la fin de ces contestations, la victoire restait à Henry, la satisfaction d'Olivia était à son comble; mais quand au contraire elle s'appercevait qu'il avait tort, et s'obstinait à soutenir avec trop de feu

une opinion erronée, elle se rapprochait de son père, et se jetant dans ses bras, elle tâchait de le gagner par ses petites caresses, pour qu'il prît le parti de Henry; mais il s'amusait quelques fois à la contrarier, et la pauvre Olivia était fâchée contre tout le monde. Ainsi se passait le tems au château de Fitzorton.

A mesure que nous avançons dans cette histoire, l'attachement d'Olivia pour Henry prend un caractère plus sérieux; et la voici parvenue au tems où l'amour, ayant acquis plus de force, doit aussi lui causer plus d'inquiétude; sa tendresse ne lui avait fait rien perdre de son innocence, mais la gaîté, le goût des jeux folâtres, tout avait disparu.

Lorsque Henry était absent, Olivia s'inquiétait; et cependant sa présence lui causait le plus grand trouble. Elle adoptait, sans s'en appercevoir, toutes ses idées, toutes ses inclinations : s'il était mélancolique, elle le devenait; elle ne souriait qu'à son sourire, et s'identifiait dans tout son être. Les pères croyant entrevoir

entrevoir une heureuse sympatie, cherchaient à la fortifier dans l'espoir flatteur de donner un nouveau lien à la franche amitié qui existait depuis si long-tems dans leurs familles.

Cependant, le jeune Fitzorton, qui jusqu'alors avait traité Olivia en sœur chérie, ne fut pas plutôt averti de la nature des sentimens qu'elle éprouvait pour lui, et des intentions de leurs parens, qu'il négligea plus que jamais ses études pour l'état ecclésiastique, et se livra entièrement à sa sombre mélancolie. Sir Armine disait souvent devant lui, lorsqu'Olivia etait absente: « Où est donc votre muse? Coridon, q'uavez-vous fait de votre Philis? » Et lorsque Henry n'était pas là, on ne cessait de dire à Olivia: où est donc l'inséparable? » A table, ils étaient toujours placés â côté l'un de l'autre; et si l'un deux manquait, la place restait vacante. John voulait quelque fois usurper cette place, mais un regard sévère d'Olivia, la lui faisait abandonner sur le champ.

L'habitude qu'on avait contractée dans la famille, de les regarder comme faits pour être unis, était si bien établie, que les noms d'Olivia et de Henry, se prononçaient toujours ensemble; et il n'arrivait jamais qu'on dit Olivia et John, ou Olivia et James. John pourtant joignait quelque fois son nom à celui d'Olivia, et le nom de Henry à celui d'une des muses, soutenant qu'un poëte ne doit point, sans leur être infidèle, avoir une maîtresse. Mais toutes ces plaisanteries ne servaient qu'à lui attirer de petites querelles de la part d'Olivia.

CHAPITRE VIII.

Ce qui aida Henry à découvrir les intentions des deux familles, fut l'affectation qu'on mettait à les laisser ensemble : il vit clairement qu'on les regardait comme amans; mais si cette preuve avait manqué, il lui eût suffi, pour s'éclairer, de considérer Olivia dans ces momens là. Un regard, un mot, le son de sa voix, tout la trahissait. Elle attribuait l'extrême réserve de Henry, au même sentiment qui avait fait naître la sienne ; et rien n'était plus pénible que leurs entretiens. De son côté, Henry habitué à vivre familièrement avec une personne qu'il regardait comme sa sœur, s'allarmait de lui avoir inspiré, sans le vouloir, une passion qu'il ne pouvait point payer de retour; et il s'était déterminé à prendre un maintien plus composé, espérant qu'elle ne verrait en lui, que le frère et le compagnon de son enfance. Il s'y prit

avec ménagement, craignant de l'affecter, par une conduite trop opposée à celle qu'il avait eue jusqu'alors; et renfermant son fatal secret dans son cœur, sans oser en faire part à ses frères, il ne songea qu'à remplir le serment qu'il avait fait; et ne vit d'autre moyen, pour sauver Olivia d'un penchant malheureux, que d'éviter sa présence, autant que la bienséance le lui permettrait.

Ainsi ce qu'Olivia prenait pour l'effet d'une passion naissante, était au contraire l'intention de s'y refuser.

L'éloignement qu'avait sir Armine pour l'éducation publique, empêchait Henry de regarder comme un refuge les écoles de l'université. Ce respectable père avait formé ses fils, d'après ses connaissances qui étaient très-étendues, et conformément aux choix des professeurs qu'ils avaient acceptés. Ses deux aînés devaient un jour se rendre à Londres; mais Henry était destiné à ne point quitter la maison paternelle.

Il n'avait donc d'autres ressources que

de se dérober à la société, aussi souvent qu'il lui était possible. Proposait-on une partie de plaisir ? Henry se trouvait accablé d'un grand mal de tête. Olivia s'offrait-elle pour veiller le cher malade? elle était trop bonne; mais il ne pouvait supporter la compagnie dans ces occasions là. John soutenait d'un ton brusque, qu'il était ridicule de supplier les gens pour les admettre dans sa société; que chacun devait y donner autant qu'il en recevait; que si l'enfant gâté, (c'est ainsi qu'il appelait Henry,) voulait sortir ou rester, cela lui était bien égal, mais que pour lui, il ne s'amuserait pas à le cajoler. Henry faisait un mouvement de tête; et Olivia rendait grâce au ciel que Henry fût poëte, et non pas philosophe. Toute la famille conspirait contre lui, sans s'en douter; et comme refuser à son père, était tout ce qui pouvait le plus affliger le cœur de Henry; lorsqu'il le pressait de se joindre à eux, il cédait et s'en trouvait toujours plus mal: souvent les larmes roulaient dans ses yeux, pen-

dant que les autres se livraient à la gaîté et les tendres soins d'Olivia, ses terreurs, ses inquiétudes, finirent bientôt par le convaincre que les stratagêmes de cette espèce, ne pouvaient plus lui servir.

Il résolut de s'éloigner quelque tems de Fitzorton, et d'aller à plusieurs lieues de là, chez des amis de son enfance, qui le désiraient depuis long-tems. Un jour saisissant l'instant où il se trouvait seul avec son père et sa mère, il leur fit part de son projet, alléguant la nécessité de changer d'air pour le rétablissement de sa santé. Son père allait y consentir, lorsque ladi Fitzorton fit remarquer combien la saison était peu favorable. « D'ailleurs, dit-elle, je serais inquiète de vous, mon fils; ainsi restez, si vous aimez votre mère. » Olivia entra, comme elle ajoutait: « oui, j'insiste là-dessus, Henry, n'exposez pas vos jours. » Olivia devint pâle comme la mort. « O dieu! madame, que veut-il donc faire? » — « que vous dirai-je, ma chère amie? il veut s'éloigner, fuir une épouse charmante, et la plus tendre des

mères. » Olivia qui dénouait son mantelet le laissa tomber sur son bras « le croyez-vous? il veut nous quitter, Olivia. » Le mantelet d'Olivia tomba par terre.

« Je ne croyais pas que Henry voulût nous quitter, dit Olivia, et encore demain, le jour de la naissance de quelqu'un! » — « de la vôtre? s'écria Henry, Je l'avais oublié. » — Vous l'aviez oublié? Je voudrais que ce fût le jour de ma mort! Henry désespéré de l'avoir si sensiblement affligée, ne put résister à ce reproche: il la prit dans ses bras; et la serrant tendrement contre son cœur, « ô Olivia! dit-il, que le jour de votre fête soit un beau jour! vous savez que je ne me porte pas bien depuis quelque tems; mon indisposition a pu me distraire un moment; mais je reste, pour célébrer cette heureuse époque; et si les vœux de Henry sont exaucés, Olivia sera aussi heureuse qu'elle le mérite. »

Olivia souleva la tête pour regarder celui qui lui rendait non seulemen le désir de vivre, mais la vie même; in-

capable de se soutenir, elle tomba involontairement à genoux ; et se relevant aussitôt, elle se jeta en rougissant dans les bras qui lui étaient ouverts. Les deux vénérables pères, et ladi Fitzorton, se levèrent de leurs sièges en s'écriant d'une voix unanime : « soyez unis et heureux ! » James qui arrivait dans l'instant se joignit à ses parens, et répéta les mêmes mots.

Olivia parut alors aussi accablée de son bonheur, qu'elle l'avait été avant, de son désespoir. Ladi Fitzorton la reçut des mains de Henry; et chacun voulut la presser dans les bras. John qui était accouru, la reçut le dernier; et quoiqu'il fût plus difficilement ému qu'un autre, cette scène l'affecta profondément.

Le cœur sensible de Henry, éprouva une grande satisfaction à rendre le repos à Olivia qu'il avait tant affectée par sa conduite précédente; se croyant obligé de réparer par plus d'égard; l'espèce de tort qu'il avait eu envers elle, et n'étant pas dans un âge à faire des réflexions bien sérieuses, il s'abandonna à son caractère aimable

aimable et prévenant, avec lequel il était assuré de plaire; et Olivia se crut véritablement aimée: le moindre témoignage d'amitié de Henry, était de l'amour pour elle, et ses soins, ses égards valaient une déclaration. Pendant le reste du jour il parut assez tranquille; mais bientôt sa mélancolie reprit le dessus, et se communiquant à tout ce qui l'entourait, il se promena le soir, et dit des choses si passionnées, s'adressant aux arbres, aux étoiles, que la sensible Olivia, qui épiait ses moindres mouvemens, se figura aisément qu'elle était l'objet qui tournait la tête de son Henry. Elle fut ausitôt se mettre à sa harpe, et en tira ces sons touchans qu'elle savait être du goût de Henry. Elle l'attira insensiblement auprès d'elle; et sans le serment qu'il avait fait, et dont son cœur était plein, elle aurait triomphé ce soir là; car elle n'avait jamais paru plus belle. Ses doigts délicats pressaient les cordes, et leur vibration délicieuse retentissait jusqu'au fond des

cœurs. Jamais elle ne témoigna plus d'attachement à Henry, plus d'affection à ses frères, et de respect a leurs dignes parens.

John, dans le courant de cette soirée, sortit trois fois du salon, sous prétexte d'indisposition subite; mais en rentrant il reparaissait toujours aussi serein, aussi enjoué que les autres. La joie augmentait, on ne pouvait sortir de table; cependant il était tems de se séparer. Onze heures sonnèrent; c'était l'instant où sir Armine se retirait.

« Maudite pendule! s'ecria-t-il, tu envies notre bonheur; ah! ralentis un peu ta marche. »

« Dites-lui plutôt de se hâter, pour nous transporter au moment qui donna naissance à notre chère Olivia, dit ladi Fitzorton.

Henry saisissant l'idée que lui suggéraient les paroles de sa mère, se mit à raisonner avec tant de chaleur sur les sentimens qui les occupaient tous

en ce moment, et dit des choses si énergiques et si touchantes, courant d'un sujet à l'autre avec sa manière élégante de les traiter, qu'ils entendirent sonner minuit, a leur grand étonnement. Alors remplissant son verre, Henry se leva ; et se jetant aux pieds d'Olivia, il but à la santé de mis Clare, avant que personne eût pu s'emparer de la bouteille. Cette action, le ton, la grâce avec laquelle elle fut faite, enchantèrent tout le monde. Il serait difficile d'exprimer l'émotion de la tendre Olivia : elle pleurait, et souriait tour-à-tour ; et se tournant vers ladi Fitzorton, elle lui dit, les yeux baignés de larmes, qu'elle était la plus heureuse personne du monde. « Pauvre petite! lui répondit-elle, tu es heureuse, et tu pleures? Voyez, Henry, comme elle est pâle et tremblante! »

John resta dans le salon après que tout le monde se fut retiré ; il s'assit d'un air pensif, et dit tout haut en se levant : « mon père a raison, il ne faut point douter de leur attachement mutuel ; qu'ils soient

unis, qu'ils soient heureux! » Et il se retira.

CHAPITRE IX.

Les sensations que Henry venait d'éprouver, montèrent tellement son imagination, qu'il passa une partie de la nuit à invoquer sa muse; pour chanter l'aimable Olivia. Il lui adressa un sonnet, dans lequel il peignait les grâces touchantes de sa personne et de son esprit. Ce sonnet respirait la délicatesse des sentimens les plus affectueux; mais aux yeux de ceux qui ressentent le pouvoir de l'amour, ces vers n'auraient été considérés que comme l'hommage d'un frère à une sœur chérie. Après les avoir transcrits, il se coucha tranquillement, et s'endormit jusqu'au lendemain.

Que la nuit fut différente pour Olivia! l'excès de son bonheur avait chassé le sommeil de sa paupière : il lui fut impossible de reposer; elle ne le désirait

pas : le sommeil l'eût privée de s'occuper sans cesse de son Henry dont elle se croyait si tendrement aimée ! L'avenir s'embellit à ses yeux de toutes les illusions que donne un amant passionné ; et à son lever, elle se trouva dans une espèce de ravissement.

A peine Henry eut-il ouvert les yeux, qu'il se rappela avec effroi l'événement de la veille. Il se reprocha de nourrir dans le cœur d'Olivia, une passion à laquelle il lui était impossible de répondre ; et s'imaginant que sa famille le regardait comme engagé à celle qu'ils chérissaient tous, une sueur froide couvrit son corps, il s'écria : « ô ciel ! ô ciel ! » se jeta précipitamment hors du lit, et s'habilla à la hâte.

Le premier objet qui frappa sa vue, fut le sonnet que ses esprits troublés et échauffés par le vin, lui avaient inspiré la veille. Il le considéra comme un moyen de plus pour courir à sa perte ; et dans son ressentiment il allait le déchirer, lorsque sir Armine et James

entrèrent dans sa chambre. » Je viens vous accuser de paresse, dit le père; comment! votre muse ne vous éveille pas de meilleure heure? votre chère Olivia a déjà fait cent tours dans le jardin, un peu déconcertée de votre conduite. »

« En vérité, mon père, répondit Henry prêt à en venir à une explication, il y a une si grande méprise dans... c'est une suite d'étranges... peut-être... »

« Une méprise, dit sir Armine en jetant les yeux sur le sonnet que Henry avait posé sur la table? Oui, oui, je vois ce que c'est, on t'accuse, et tu passes ton tems à faire des vers pour elle. Comment diable! c'est du poëme: *Sonnet à miss Olivia, sur le jour de sa naissance.* Sir Armine lut les premiers vers; et prenant Henry par la main, ils sortirent tous trois pour se rendre dans la salle du déjeuné. Le père répéta: » nous allons éclaircir tout le mystère. » et à peine arrivé, il s'empressa de remettre le sonnet à Olivia. Elle le reçut avec un air si doux, et qui exprimait d'une manière si naïve

le plaisir qu'elle ressentait, que le malheureux Henry parut déconcerté devant celle qu'on le forçait de tromper à chaque instant de sa vie. « Eh bien ! dit le père, c'est moi qui présente tes vers ? tu ne te prosternes pas devant ta divinité ? Henry, un poëte comme toi, oublier comment on encense les dieux ! mais il tremble, parcequ'il craint d'être mal reçu. »

Ainsi tout s'arrangeait pour désespérer Henry : son silence même était interprété en sa faveur ; et jamais il ne trouvait l'occasion de faire l'aveu pénible qui pesait sur son cœur.

Olivia enchantée de son nouvel hommage, lisait avec rapidité ; elle aimait trop, pour ne pas communiquer aux vers tout ce qui leur manquait de chaleur ; et n'ayant aucun doute de la tendresse de son Henry, elle ne pouvait soupçonner que l'amour eût un autre langage.

John s'approcha d'elle ; et s'efforçant de prendre un ton plus gai qu'à l'ordinaire, il l'assura que pour la première fois, il re-

grettait de n'être pas né poëte, afin de chanter tant de beauté et d'innocence. Cette galanterie de la part du philosophe, amusa infiniment la compagnie. ladi Fitzorton voulant faire ressortir les avantages de son fils bien aimé, proposa de lire haut les vers que chacun était envieux d'entendre. Elle prit le papier des mains d'Olivia, et les lut avec le plaisir et l'orgueil d'une excellente mère. Henry ne fut point insensible aux louanges qu'il reçut des deux familles; mais quand il vit des larmes d'attendrissement couler des yeux d'Olivia, il devint triste, baissa les siens pour éviter ses regards; et tandis que la salle retentissait d'applaudissemens, et qu'on vantait le talent du poëte, et le bonheur de l'amant, il se regardait comme le plus infortuné des hommes.

CHAPITRE X.

Il est tems que nous informions le lecteur, des raisons qui engageaient Henry à se croire si malheureux, au milieu de deux familles qui le chérissaient. Peut-être aura-t-on eu l'injustice de l'accuser de caprice ou d'insensibilité. Pour détruire ces soupçons injurieux, il suffira de révéler le secret qui oppressait si fortement son cœur.

Nous n'avons encore offert à l'attention des lecteurs que deux familles. La troisième habitait le superbe bâtiment qu'on voyait à quelque distance des châteaux de Clare et de Fitzorton. Le possesseur de ce beau domaine, s'appellait sir Guise Lorrain Stuart. Ses ancêtres avaient été les chauds partisans de la reine Marie d'Ecosse, comme autrefois ceux de sir Armine, le furent du parti d'Elisabeth. Sir Guise possédait encore chez lui des présens de la princesse dont la beauté seule égala les malheurs.

Il y avait à l'abbaye de Guise, (c'est ainsi qu'on nommait le château.) une chambre appelée la chambre de Marie, dans laquelle sir Guise conservait précieusement le voile de cette princesse, et le crucifix qu'elle tenait dans ses mains, en montant à l'échaffaut.

Sir Armine, de son côté, conservait le sceau qui avait servi dans la condamnation de cette princesse infortunée, et comptait au nombre de ses ancêtres, le chancellier qui porta la sentence de mort. L'on voyait son portrait au château, comme à l'abbaye, ceux des amis de Marie.

La haine la plus invétérée subsistait depuis des siècles entre ces deux familles; et quoique sir Armine tînt fortement à ses opinions politiques et religieuses, il avait plusieurs fois tenté de les faire taire, pour bien vivre avec tous ses voisins; mais Guise, catholique obstiné, fit toujours manquer une réconciliation désirée par les protestans Fitzorton; et même la dernière fois que sir Armine proposa

un raccommodement, sir Guise montra tant d'insolence et de brutalité, que tout espoir de pacification fut perdu pour jamais; et les années s'écoulèrent depuis, sans aucune communication entre eux.

Il convient de donner une idée de la personne et du caractère du Baronnet Guise Stuart. Maître de ses actions dès sa plus tendre enfance, il s'était accoutumé à commander en maître absolu; et la facilité avec laquelle il voyait s'accomplir ses ordres, l'avait rendu hautain, despote, et vindicatif. La ruse était l'arme dont il se servait pour arriver à son but, et l'hypocrisie dont il savait faire un semblable usage, lui avait souvent procuré des amis. C'est en prenant le masque de toutes les vertus, qu'il parvint à captiver la confiance d'un homme distingué, qui lui donna sa fille unique en mariage, avec une fortune considérable. Sir Guise était doué des qualités extérieures. Avec les étrangers, il prenait un air affable et plein de bonté; et l'on aurait cru qu'il était fait pour répandre le bonheur autour

de lui. Mais l'intérieur de sa maison, se ressentait de son humeur inégale et tyrannique : toute le monde tremblait à son approche; et cet homme qui souvent sortait d'une assemblée où l'on avait loué et admiré sa gaîté et son enjouement, rentrait chez lui pour s'y abandonner à tout l'excès de la colère; modèle qui n'a que trop d'imitateurs dans le monde.

Cet homme si absolu était maîtrisé à son tour, par une femme qui vivait depuis quelques années à l'abbaye, en qualité de gouvernante. Cette veuve, belle encore, avait su captiver le baronnet, qui en fit connaissance dans un de ses voyages à Londres. Elle ordonnait chez lui en souveraine, et affecta toujours un grand respect pour Miladi, tansdis qu'en secret, elle excitait son époux contre elle. Quant aux enfants, elle ne les regarda jamais comme des êtres dangereux ni capables de s'opposer à ses vues d'ambition.

Dans le nombre des évènemens qui tous peignent le caractère bas et jaloux du baronnet, nous n'en citerons qu'un,

l'importance qu'il a dans cette histoire le rendant nécessaire à l'instruction du lecteur. Depuis le moment où il fit manquer la réconciliation dont nous avons parlé, il défendit expressément à sa famille et à tous ses domestiques, d'entretenir aucune intelligence avec les Fitzortons et les Clares. Et pour ôter toute espèce de communication, il fit intercepter les passages et les ouvertures des haies, que le tems avait consacrés, et qui conduisaient aux trois domaines. Un jour il lui prit envie de faire une partie de chasse à cheval. Il partit de l'Abbaye, suivi de ses gens, et d'une meute considérable; et en vrai seigneur, abusant de tous les droits que lui donnaient ses titres, il ravagea sur son passage toutes les pépinières et les plantations de ses voisins, et arriva insolemment devant le château de Fitzorton.

Sir Armine se promenait alors tranquillement dans ses champs avec John. Surpris de l'audace de sir Guise, il s'avança pour lui faire expliquer les motifs

d'une semblable conduite ; mais le baronnet, loin de répondre, l'éclaboussa en courant au galop. John indigné leva sur lui sa canne, et cria : « scélérat ! il ne manquait plus que cette injure, et je t'en remercie, quoique ce soit aux dépends de mon père. »

Sir Guise entendit la menace, et s'abandonnant à la vengeance, fit retourner son cheval, et courut autour de sir Armine et de John, dans un cercle si étroit, qu'il les atteignit avec son fouet. John l'attrapa par les pans de son habit, et l'aurait renversé par terre, si le baronnet n'avait eu la présence d'esprit de donner un coup déperon à son cheval qui en se retournant froissa sir Armine, et le fit tomber à quelques pas de là.

John au risque d'exposer sa vie, lança un coup si furieux au cheval, qu'il désarçonna le cavalier, et l'aurait châtié comme il le méritait, si l'état où se trouvait son père, n'eût appelé tous ses soins. Il l'aida à se relever, et le reconduisit au château.

Le coup qu'avait reçu sir Armine, l'obligea de garder le lit plusieurs jours. Il fut comblé des soins des deux familles, ladi Fitzorton et Olivia lui servaient tour à tour, de garde-malades. John les quittait peu, et conservait toujours son caractère. Par des motifs qu'on révélera dans la suite, il était entré au service, et devait bientôt rejoindre son régiment. Henry faisait de fréquentes absences, et à son retour témoignait toujours une inquiétude plus grande que celle de toute la famille. James était à Londres depuis quelques mois.

A peine sir Armine fut-il rétabli, qu'il fit appeler John dans son appartement. » Je veux vous parler sans témoins, lui dit ce vénérable père : mon cher John, je vous ai choisi entre mes autres fils, non que je vous aime plus qu'eux, mais parce que je vous crois plus de cette fermeté qui m'est nécessaire aujourd'hui. Je n'ai pas besoin de vous dire que votre famille n'a jamais supporté un affront, et je me flatte que vous

sentez comme moi, la nécessité de...»
« Mon pere, dit John en l'interrompant, je serais indigne de votre confiance, si à l'heure qu'il est, je n'avais pas lavé cette tache. « O ciel ! s'écria sir Armine, expliquez-vous ! »

John disparut, et revint avec son épée. « Voici l'arme qui nous a vengés de sir Guise Stuart. » O mon fils! j'espère qu'il n'est pas mort, s'écria sir Armine regardant alternativement son fils, et l'épée teinte de sang. » Indigné de la conduite atroce de sir Guise, j'ai cherché à rencontrer l'agresseur avec son fils Charles. Je lui ai dit que je venais pour recevoir la satisfaction qu'il devait à mon père outragé. L'infâme voulait fuir; mais la honte l'a retenu, et nous nous sommes battus; je l'ai blessé légèrement. A peine a-t-il senti la blessure, qu'il a jeté son épée comme un lâche, et s'est enfui à l'Abbaye.» Nous sommes seuls, M. Fitzorton, m'a dit Charles, ne perdons point de tems en paroles.» Et il s'est mis en posture pour combattre,
« Charles,

« Charles, pensez-vous que je veuille immoler l'innocent à ma juste vengeance ?... Je ne vous confonds point avec votre père, et je serais honteux de verser le sang d'un galant homme. Nous avons couru dans les bras l'un de l'autre, et nous sommes restés long-tems dans cette attitude. »

Sir Armine éprouva mille sensations diverses, pendant le récit de John. Le reste de la famille inquiet de cette conférence secrète, prit le parti d'entrer dans la chambre, et de lui demander s'il se trouvait plus mal. « Madame, dit sir Armine à ladi Fitzorton, embrassez votre fils : nous lui devons la honte éternelle des Stuarts, et la gloire des Fitzortons. Mes fils, reconnaissez un frère qui a sauvé mon honneur, le vôtre, et celui de notre postérité.

Ladi Fitzorton, M. Clare, Olivia, et James revenu de Londres le matin, marquèrent la plus grande satisfaction. Mais au nom des Stuarts, Henry devint plus pâle que la mort; et s'écria invo-

lontairement : « dieu ! qu'est-il arrivé aux Stuarts ? »

« Pardon, mon père, répondit John, je dois vous faire observer qu'il est question dans cette affaire de Charles Stuart, jeune officier, ami de Henry, souffrez que nous ne parlions plus de rien; » et se tournant vers ses freres, « mes frères, dit-il, vous connaissez mon père, il met toujours trop de prix à ce qui n'est qu'un simple devoir. »

Il parla avec cette dignité qui en impose même à un père, et sortit de la chambre...

« Brave jeune homme, dit le père, tu fais ma gloire ; et ma reconnaissance te suivra par-tout. »

Depuis ce moment, la haine entre les deux familles éclata plus que jamais, et l'on perdit tout espoir de les réunir : la religion, les mœurs, les goûts et les caractères devaient séparer des hommes tels que les Fitzortons et sir Guise.

CHAPITRE XI.

CEPENDANT cet homme tracassier et turbulent, avait une fille dont le caractère contrastait parfaitement avec le sien. Caroline Stuart joignait aux grâces de la figure et de l'esprit, cette aimable et touchante simplicité qui fait le charme de son sexe. Ses traits étaient moins réguliers que ceux d'Olivia; mais ils inspiraient un intérêt si tendre, qu'il était impossible de la regarder avec indifférence. Olivia avait, à la vérité, des yeux plus étincelans, mais ceux de Caroline étaient pleins de douceur, et de cette langueur qui trahit les affections de l'âme; elle était moins grande qu'Olivia; en un mot, toute sa personne manquait de la majesté qu'on remarquait dans miss Clare; mais elle avait infiniment plus de grâce.

Le lecteur a déjà deviné le secret de Henry. Il voit Caroline la rivale d'an-

géreuse de l'aimable Olivia, non qu'il y ait plus de rapports entre leurs caractères ; au contraire il y en aurait davantage entre Henry et Olivia : cette dernière comme nous l'avons dit, a pris de bonne heure tous les goûts de son poëte, et lui a soumis tous les siens ; mais une circonstance mettait Caroline au-dessus de toutes les femmes, dans le cœur de Henry : Caroline avait l'avantage d'être sa première inclination. C'est elle, qui la première, lui fit sentir les douces impressions que l'adolescence prend pour l'amitié, et que le tems ensuite réalise en une passion que rien ne peut éteindre. Elle était depuis long-tems l'objet de son idolâtrie. Ils s'étaient vus pendant une année entière à l'Abbaye où il avait contracté une sincère amitié avec Charles. Alors les deux familles ne se trouvaient pas brouillées irrévocablement, et sir Guise recevait sans conséquence le compagnon des jeux de son fils. C'est à cette époque que l'amour jeta ses profondes racines dans ces deux cœurs ; et la petite Caroline

devint dès-lors l'unique passion de Henry. Olivia Clare avait passé cette année là à Londres, auprès d'une de ses parentes, pour achever son éducation.

Un an, quelques jours même, peuvent produire les plus grandes révolutions dans le monde ; mais pour le cœur il suffit d'une heure, d'un instant pour décider du choix de la vie entière.

Sir Guise avait conçu pour sa fille, une antipathie qui approchait de la haine : la raison de cette cruelle injustice, était fondée sur l'attachement exclusif qu'il avait pour son fils Charles, et sur la tendresse que ladi Stuart ressentait pour sa fille. Le baronnet détestait son épouse, à cause de toutes les vertus qui devaient la lui faire chérir : il était furieux, lorqu'il songeait à la différence qu'on devait faire entre eux. Ladi Mathilde Edgecumbe Stuart, riche héritière, donnée très-jeune en mariage au baronnet, réunissait toutes les vertus et les grâces de son sexe ; mais son cœur était flétri et humilié par ses malheurs domestiques ; livrée au pouvoir

d'un époux brutal et inhumain, elle avait de bonne heure asservi son âme à ses moindres caprices, et ne connaissait d'autre consolation que celle d'être tendrement aimée de ses deux enfans, entré lesquels elle partageait également sa tendresse.

Caroline avait autant de douceur que sa mère; mais elle avait de la force dans le caractère. Lorsque son père se mettait en colère, chacun fuyait; et ladi Stuart tombait souvent évanouie dans les bras de sa fille, qui, sans perdre courage soutenait le choc avec respect, et sans jamais oser repliquer. Il est cruel de dire qu'une telle conduite était précisément ce qui perdit la petite Caroline auprès du baronnet: il soutenait que sa femme était d'une pusillanimité méprisable, et que sa fille n'avait qu'une obstination stupide. Lorsque ladi Stuart versait des larmes, il appelait cela pure faiblesse; et si Caroline ne pleurait pas, il disait qu'elle ne sentait rien.

Si la conduite de sir Guise était odieuse,

celle de Caroline était admirable : aussitôt qu'elle s'appercevait de la tempête, elle se hâtait, sous quelque prétexte, d'emmener sa mère dans son appartement ; et revenait près de son père, sachant que rien n'aggrave la colère dans un caractère irascible comme d'en voir fuir les objets devant ses yeux. Elle restait près de lui jusqu'à ce qu'il s'appaisât ; et dès qu'il était parti, elle courait près de sa mère ; et là, comme un ange consolateur, elle l'engageait à se fortifier contre la crainte. C'est à des scènes pareilles que Henry assista plusieurs fois.

Lorsque Caroline ne pouvait parvenir à calmer son père, elle avait recours à son frère Charles : c'était sa *dernière ressource*.

S'il était absent, elle l'envoyait chercher en grande hâte ; et souvent Henry fut chargé de cette commission, pendant l'année qu'il fut admis à l'Abbaye. Dès que Charles se montrait, le baronnet sentait sa colère se dissiper comme par un pouvoir magique. Il accablait son fils

de caresses, sur-tout si Caroline se trouvait présente, et tâchait d'exciter sa jalousie par toutes sortes de moyens; mais il ne put y réussir auprès de ses enfans qui s'aimèrent toujours d'une égale tendresse. Caroline appelait son frère le grand pacificateur de famille, et aurait voulu ne jamais s'en séparer. Comme il aimait la musique, elle s'en occupait pour le retenir; et engageait Henry à ne point se lasser de venir voir son ami. Mais il fallut bien apprendre à vivre sans lui: Charles fut placé très-jeune au service, et il passait une partie de l'année à son régiment. La promenade favorite de Caroline, devint alors le chemin qui conduisait à la poste: elle allait recevoir les lettres de son frère; toutes lui étaient adressées par un accord qu'ils avaient fait entre eux; et sir Guise qui ne se faisait aucun scrupule de décacheter des lettres, n'eut jamais le courage de se permettre cet abus de pouvoir à l'égard de celles de son fils. Caroline qui savait mettre tout en usage pour adoucir l'humeur

meur de son père, profita de cette heureuse circonstance. Elle ne lui donnait jamais des nouvelles de son frère, qu'à condition qu'il traiterait sa mère avec plus de douceur; d'autres fois elle appaisait la plus violente colère, en lui faisant appercevoir une lettre. Enfin Charles dans son absence, était encore le seul capable de l'attendrir.

CHAPITRE XII.

Si le lecteur considère l'âge et la sensiblité du jeune Fitzorton, il lui sera facile de concevoir qu'il ne pouvait résister aux grâces et à l'esprit de Caroline. Elle était la muse qui, la première, inspira Henry; il reçut d'elle le premier sourire d'approbation, que nulle femme ne lui avait accordé jusque là. Souvent il mêla ses larmes aux siennes après les cruels traitemens de son père; et la bonté avec laquelle elle l'accueillait à l'Abbaye, le prenant toujours pour le con-

fident de ses peines, lui donna l'idée de la choisir pour l'héroïne de tous ses romans. Fallait-il dépeindre la beauté, la douceur? Caroline était son modèle. Fallait il donner l'idée d'une nymphe? C'était Caroline. Composait-il une romance? C'était encore Caroline. En un mot elle était ce qu'on appele son premier amour. Cependant plusieurs mois se passèrent avant qu'il eût osé dire une seule fois: « Caroline, je vous aime! » Il en formait toujours la résolution dans son absence; mais dès qu'il était devant elle, une sorte de crainte le retenait, et l'obligeait malgré lui à garder le silence. Caroline, de son côté, paraissait éviter toutes les occasions qui pouvaient trahir les sentimens dont son cœur était plein. Mais enfin l'heure de la déclaration arriva dans un de ces instans que le hasard semble préparer, et qui décident presque toujours du destin de la vie.

CHAPITRE XIII.

Un Jour Caroline fuyait au jardin, pour éviter la colère de son père, que rien ne pouvait appaiser, depuis l'absence de son fils.

Elle était assise à l'ombre d'un parterre, son mouchoir sur les yeux, et dans l'attitude d'une personne plongée dans le désespoir. Henry qui venait du fond de l'avenue, ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il courut de toutes ses forces, et s'approchant d'elle, il s'écria: « ô Caroline! qui peut vous faire verser ces précieuses larmes? ce ne peut être que votre père inhumain, le barbare sir Guise! » et la serrant tendrement dans ses bras, il la supplia de lui confier le sujet de ses pleurs. Revenue de son émotion, elle répondit avec fermeté, quoiqu'en rougissant: « Il me semble que vous devez respecter sir Guise en présence de sa fille; quelque soit son injustice envers moi, je ne souf-

frirai jamais les épithètes que vous lui donnez. »

Henry gardait le silence.

« Vous avez tort de me causer ce chagrin, continua-t-elle en pleurant amèrement ; car c'est pour vous avoir défendu, que j'ai été si maltraitée. On vous a accusé auprès de mon père, d'avoir rapporté au château les disputes de l'Abbaye.

Henry parut déconcerté.

« C'est pour vous, Henry, que j'ai commis la première faute envers mon père. »

« J'ai soutenu qu'on l'avait trompé, et que je répondais de Henry comme de moi-même. »

Henry hors de lui, saisit sa main, et la collant sur sa bouche, « ô chère Caroline, dit-il, vous m'avez rendu justice! Mais suis-je digne de tout ce que vous souffrez pour moi? »

— Ma réponse a si fort étonné mon père, que je le crois justifié dans sa conduite envers moi.

« Justifié, s'écria Henry en fixant Caroline ! »

— Mais enfin j'ai triomphé : on a apporté une lettre de mon frère, remplie d'éloges de son ami Henry ; je l'ai remise à mon père comme une pièce justificative, et suis sortie en disant : j'aimerais autant me croire capable d'une mauvaise action, que d'en soupçonner Henry Fitzorton !

A ces mots Henry ne fut plus maître de ses mouvemens; il se précipita à ses genoux, et lui jura une fidélité éternelle.... Caroline interdite ne répondit à ce serment, que par le silence... Et Henry qui rencontra ses yeux, ne douta plus de son bonheur.

Sir Guise suivi de ladi Stuart, passait justement dans l'avenue, et ils surprirent les amans dans cette situation.

Il n'y a point de termes pour exprimer la fureur du baronnet ; il s'avança, les yeux pleins de rage, dans le dessein d'assouvir sa vengeance sur sa malheureuse fille ; et l'aurait tuée sans-doute,

si ladi Stuart ne se fût jetée à ses pieds, entre Caroline et lui, tandis que Henry la garantissait en se plaçant devant elle, pour recevoir tout l'effet de ce choc terrible. Il ne put s'empêcher de s'écrier : « Caroline est innocente, elle est innocente ! » et les échos répétèrent ces paroles.

Caroline courut pour relever sa mère, « je ne puis supporter de vous voir dans cette posture humiliante ; elle convient à la fille, mais non à l'épouse de sir Guise. » — Et elle se précipita aux genoux de son père qui lui permit de se justifier.

Le baronnet l'écouta attentivement, et parut satisfait ; il se retourna vers Henry avec plus de sérénité qu'on ne devait s'y attendre, et lui dit : M. Fitzorton doit être bien convaincu que, si je n'avais pas une bonne idée de lui, l'entrée de l'Abbaye lui serait défendue. Ladi Stuart et moi nous cherchons Caroline depuis une heure, pour lui dire que nous avons découvert qu'on vous accusait à tort auprès de nous ; et j'ose me flatter, M. que

vous passerez la soirée à l'Abbaye, si vous n'avez point d'autre engagement. »

Henry accepta à sa grande satisfaction et à celle de Caroline; et le reste du jour se passa assez tranquillement. Il dit une infinité de choses, pour détruire ce qu'il ne faisait que prouver davantage : car le soin qu'il mit à cacher sa passion, fut précisément ce qui confirma les soupçons du baronnet. Enfin il se retira, et traversa l'avenue au clair de la lune. Lorsqu'il fut près de l'arbre témoin de la scène qui avait couté tant de larmes à Caroline, il s'arrêta, retenu par une force irrésistible, et tomba sur le banc de gazon où il s'était jeté aux pieds de Caroline. Mille sensations diverses remplirent son âme, et il ne pouvait s'éloigner de ce lieu de délices. Eclairé par les rayons de la lune, il grava son nom et celui de Caroline sur l'arbre fortuné, avec l'heure et le jour de son bonheur; et il poursuivit son chemin jusqu'au Château.

Sir Guise, son épouse, et Caroline, se

retirèrent dans leur appartement, faisant chacun des réflexions bien différentes sur l'évènement de la journée. Elles ne se réunissaient que dans un seul point, c'est que Caroline aimait Henry, et qu'elle en était également aimée.

Ladi Stuart approuvait secrétement l'inclination de sa fille ; mais elle redoutait les suites funestes d'un attachement si dangereux, et n'osait se livrer à aucune espérance.

Sir Guise frémissait à l'idée seule d'unir Caroline avec le fils d'un ennemi abhorré; et la mort de sa fille lui paraissait préférable à un tel hymen. Pour Caroline, on peut difficilement dépeindre son agitation : la crainte remplissait son âme, au souvenir de la haine de son père pour les Fitzortons, et elle ne prévoyait aucun heureux dénoûment; mais l'amour s'emparant peu à peu de toutes ses facultés elle oubliait les obstacles, pour ne s'occuper que du choix que son cœur avait fait, et elle éprouvait un plaisir extrême à se rappeler le serment de son

aimable Henry : il eût été si doux pour elle, de lui marquer sa reconnaissance! alors repassant dans sa tête, toutes les circonstances où elle s'était trouvée depuis leur liaison, elle le voyait sans cesse occupé à lui plaire, et elle sentit pour la première fois que les soins de Henry étaient différens de ceux de Charles. Mais elle se promit de réprimer une passion qui ne pouvait être que malheureuse; et le cœur déchiré, elle revint à ses premières idées de tristesse et d'effroi.

CHAPITRE XIV.

CAROLINE se leva plus abattue que jamais, elle suivit sa mère à l'heure du déjeuné; et toutes deux se rendirent auprès de sir Guise. Ils s'assirent en silence, et restèrent ainsi quelques instans, pendant lesquels chacun parut plongé dans ses réflexions.

La colère et le dédain se montraient tour-à-tour sur le visage du baronnet; ladi

Stuart jetait sur sa fille des regards pleins de pitié ; et Caroline pâle et tremblante, paraissait confondue devant eux.

Après la première tasse de thé, sir Guise se leva, marcha à grands pas dans la chambre, en se frappant le front, et répétant d'une voix terrible : « Si cela est, malheur à tous deux ! » Ensuite se tournant vers Caroline, « lorsque vous entendrez sonner, rendez-vous aussitôt dans la bibliothéque, miss Stuart. »

Caroline répondit d'une voix tremblante ; et sir Guise sortit en fermant la porte avec violence.

« Ma chère amie, dit ladi Stuart en serrant dans ses bras Caroline qui avait couru se réfugier près d'elle, pour éviter la colère du baronnet, ma chère amie, vous êtes bien malheureuse, et je crains que votre père n'en ait deviné la cause ; s'il est ainsi, qu'allons nous devenir ! »

« Que dites-vous, ma mère ? hélas ! est-il possible qu'on ait deviné ? .. »

« Votre tendresse pour Henry Fitzoiton, répondit la mère en la ca-

ressant. Ah ! ma chère enfant, pourquoi faut-il que l'injustice d'autrui rende criminelles nos passions les plus innocentes! »

Caroline touchée jusqu'au fond de l'âme ne répondit que par ses pleurs. Après un instant de silence, elle s'écria : « pardonnez-moi ce que je ne peux me pardonner moi-même. »

Vous pardonner! le ciel m'est témoin que, s'il était en mon pouvoir de vous rendre heureuse, vous n'auriez jamais versé de larmes : n'êtes-vous pas mon amie? n'est-ce pas vous, Caroline, dont les soins empressés m'ont arrachée cent fois à la fureur d'un barbare époux ? combien j'aimais à voir l'ardeur avec laquelle vous tâchiez d'attirer sur vous le ressentiment de votre père, pour y soustraire votre mère infortunée ! »

« Epargnez-moi, de grâce, dit Caroline en sanglotant : j'estimerais peu la vie, si je ne la consacrais à ceux de qui je l'ai reçue. En souffrant pour vous, je souffrais plus que pour moi-même. »

Chère fille, quelle satisfaction si je pouvais récompenser tant de vertus, en accordant le meilleur des hommes à la plus intéressante des femmes! ... »

On entendit la fatale sonnette; et Caroline qui appuyait sa tête sur le sein de sa mère pour lui cacher sa rougeur, fit un mouvement convulsif, comme si elle eût entendu sonner sa dernière heure; elle se leva, la conjurant de se rassurer, et de compter sur l'obéissance de sa Caroline; et se rendit à la bibliothéque.

CHAPITRE XV.

La bibliothéque était dans une partie du château, très-éloignée des autres appartemens; et Caroline eut le tems de se préparer à recevoir l'orage qui allait éclater sur sa tête. A peine eut-elle ouvert la porte, qu'elle courut se jeter aux genoux du baronnet.

Il la regarda avec un air de mépris, et fit deux tours dans la chambre. A la

fin, d'une voix étouffée par la colère, il dit : « Fille indigne de moi, vous êtes aimée du fils de mon plus cruel ennemi ! »

Caroline baissa la tête sur sa poitrine.

« Ce n'est pas tout, continua-t-il, vous répondez à sa passion ! »

Caroline garda le silence.

« Ecoutez-moi bien : je veux que vous lui défendiez de revenir à l'Abbaye, et j'exige que vous le lui appreniez comme si c'était de vous. Trouvez une raison spécieuse pour excuser votre conduite auprès de votre frère, et prenez garde que ni lui, ni votre *digne amant*, ne pénètrent jamais que vous avez agi par mes ordres. »

Caroline y consentit par un mouvement de tête.

« Vous pouvez vous retirer. » Et voyant qu'elle se levait pour obéir, « non, restez ici, tandis que j'irai informer votre mère de mes intentions : il faut qu'elle sache que Henry Fitzorton ne mettra jamais les pieds à l'Abbaye. »

Sir Guise sortit ; et Caroline resta immobile ; les larmes coulaient de ses yeux, et elle ne put s'empêcher de dire tout haut : » comment remplir ce cruel devoir ? Dieu ! accordez m'en le courage ! c'est Caroline qui doit lui défendre de jamais se présenter devant elle ! ah ! dois-je paraître injuste et barbare, pour obéir au plus sévère des pères ? je ne puis supporter cette idée : quoi, je ne reverrai plus Henry Fitzorton ? c'en est trop, c'en est trop ! »

Caroline, comme nous l'avons fait observer, avait une force d'esprit qui égalait la sensibilité de son cœur : elle essaya de s'en servir dans cette circonstance, pour faire le sacrifice d'une passion qui devait entraîner la perte de deux familles. Elle fit taire tous les sentimens qui venaient l'agiter en faveur d'un amour qui eût été la source de son bonheur ; et dès cet instant, elle ne songea plus qu'aux moyens de remplir les ordres tyranniques de son père.

Pour la première fois, elle se félicita

de l'absence de Henry, qui lui permettait de rassembler toutes ses forces; lorsqu'elle fut interrompue dans ses réflexions, par l'arrivée de son père qui lui ordonna de le suivre. Il la conduisit dans l'appartement de ladi Stuart; et s'arrêtant devant la porte, il lui dit d'un ton ferme et menaçant : voici l'occasion de remplir votre devoir : obéissez à mes ordres, ou craignez ma malédiction; et il retourna à la bibliothéque.

Elle ouvrit la porte. Mais quel fut son étonnement, quand elle vit Henry Fitzorton assis à côté de sa mère, toute baignée de larmes! Ladi Stuart se leva pour se retirer, comme elle en avait reçu l'ordre; et regardant alternativement sa fille et Henry, avec des yeux pleins de bonté, elle sortit de la chambre. Caroline voulut la suivre; mais elle la repoussa doucement avec la main, et se retourna en laissant appercevoir sur son visage tous les signes du désespoir.

Caroline se trouva seule avec celui qu'elle ne devait plus revoir. Tous deux

gardèrent long-tems le silence. Henry le rompit le premier et l'assura qu'il n'aurait pas un instant de repos, que la réconciliation de la veille ne fût confirmée. « Mais, continua-t-il, je crains bien qu'il ne soit arrivé de nouveaux malheurs depuis hier, si j'en juge par l'air sévère de sir Guise, et la tristesse de votre mère. Je donnerai tout au monde, pour rendre la tranquillité à une famille que je chéris. »

Vous le pouvez, répondit Caroline en hésitant. « Hier vous m'avez déclaré votre amour; et j'y renonce aujourd'hui... Nous nous étions trompés, réparons cette erreur... mais, comme nous y parviendrons difficilement, en continuant de nous trouver ensemble, il est de notre devoir... ayant des parens divisés... il importe à leur repos, comme au nôtre, de cesser de nous voir. »

Elle s'arrêta avant de prononcer les derniers mots.

Henry resta pétrifié et allait répondre, lorsque Caroline, qui prévoyait bien ce qu'il

qu'il avait à dire, s'avança, et lui présentant la main avec une grâce inexprimable, et une force de caractère inattendue, lui dit : « adieu, mon cher Henry, puissiez-vous être aussi heureux que vous le méritez ! »

L'agitation et la surprise de Henry étaient à leur comble, il prit machinalement cette main si chère, et parut absorbé.

Le trouble de Caroline ne s'appercevait pas moins : ses larmes étaient prêtes à couler, elle tremblait, et la pâleur était sur son visage ; alors se faisant violence, elle s'arracha des bras de Henry, et s'enfuit hors de l'appartement.

En chemin elle rencontra sir Guise, et lui dit avec autant de présence d'esprit, qu'il lui fut possible : « Mon père, je viens de vous obéir, souffrez que je rentre dans ma chambre. » Et elle se retira.

Le baronnet entra dans l'appartement, et fit mille excuses à Henry, de l'avoir laissé si long-tems. Il joua parfaitement son rôle d'hypocrite ; tandis que le mal-

heureux Henry passait alternativement de la crainte à l'espérance, et de l'espérance à la crainte, se flattant que, s'il parvenait à adoucir le père, il pourrait déterminer sa fille cruelle à revenir de sa résolution. Sir Guise ne pouvait pas rencontrer une occasion plus favorable pour tourmenter tout à son aise le fils de son ennemi, et il en profita en homme habile. Il l'assura de son amitié, blâma la bizarrerie de sa fille, et s'offrit de plaider auprès d'elle en sa faveur.

« Ce ne sera pas ma faute, si je ne réussis pas, dit-il en lui serrant la main, laissez-moi faire, et n'ayez aucune inquiétude; j'exige seulement que vous suspendiez vos visites pendant quelques jours. » Et lui souriant avec aménité, il lui souhaita le bon soir. Henry se retira en accusant Caroline, et en priant le baronnet de lui continuer ses bontés.

CHAPITRE XVI.

TANDIS que la famille des Stuarts est en proie aux dissensions domestiques, transportons-nous au château de Fitzorton, où un tableau d'un autre genre nous attend. La meilleure intelligence existait toujours entre les deux familles ; et depuis le jour de la fête d'Olivia, John avait appris à faire des sacrifices. Il avait vu accorder la préférence à son frère, et il ne songea qu'à se guérir d'une passion qui aurait fait le malheur de sa vie. Il s'absentait souvent, pour s'abandonner à la rêverie, et revenait, tantôt déterminé à renfermer son secret dans son sein, et tantôt prêt à le laisser échapper. Sa conduite l'exposait aux petites railleries de ses parens, et de M. Clare, qui n'en pénétraient point le motif ; mais Olivia le défendait ; et tous finissaient par le pardonner.

Un jour que ladi Fitzorton se plaignait de la trop longue absence de Henry, Olivia

en soupirant tâchait de l'excuser, et de lui persuader qu'il aurait un motif louable à donner de son retard ; lorsqu'il entra dans le pavillon où l'on était rassemblé.

« Voyez-vous, continua-t-elle en le regardant avec une grâce infinie, j'ai deviné : son œil égaré et la pâleur de son visage nous annoncent que son esprit vient de travailler ; et je ne doute pas qu'inspiré, comme il en a l'air, il ne nous fasse part de quelques nouvelles productions. » Henry un peu interdit, s'excusa comme il put. Il profita des derniers mots d'Olivia, pour parler de son goût pour la poésie, et détourner toute espèce de soupçon ; et la conversation devint générale. John conservant toujours son caractère de philosophe, accordait à la poésie le don d'intéresser et de plaire, mais disait qu'elle était presque toujours mensongère, et que les hommes apprenaient par elle, à pleurer sur des maux imaginaires, tandis que les peines réelles étaient négligées ou inconnues.

Henry défendait sa cause avec chaleur; et sir Armine se permettait de faire des observations qui souvent ramenaient les esprits C'est dans ces conversations que la charmante Olivia déployait les grâces naïves de son âge. La sensibilité de son cœur se peignait dans toutes ses expressions; elle parlait avec facilité, et n'était jamais plus contente que lorsqu'un regard de Henry, lui confirmait qu'elle avait fait une observation juste James parlait peu, et n'avait rien perdu de son naturel pacificateur.

Il existait au sein de ces heureuses familles, deux frères que nous avons vus renfermant des secrets dans leurs cœurs, sans oser se les communiquer. John et Henry éprouvaient ensemble la même peine : le premier croyant que son frère aimait Olivia, n'osait lui révéler qu'il était son rival; et Henry n'avait pas le courage d'avouer à un philosophe qu'il aimait Caroline, la fille de son ennemi. La dernière affaire entre John et le baronnet, avait ôté à Henry tout espoir de

réconciliation entre les Guises et les Fitzortons; ses liaisons même avec Charles lui paraissaient une offense envers sir Armine; et ce n'est que l'excès de son amour pour Caroline, qui pût le déterminer à parler un jour à son père en faveur des Stuarts. Il le fit avec un zèle que son amitié seule pour Charles pouvait excuser aux yeux de ses parens. Cependant il eut lieu de s'en repentir, car son imprudence attira sur lui la colère du plus tendre des pères; et il ne put obtenir l'oubli d'une faute aussi grave, qu'en promettant de ne jamais prononcer le nom des Stuarts devant sir Armine.

Olivia qui se trouva présente au moment de la réprimande, fut vivement touchée, en songeant au bon cœur de son Henry qui voulait réunir deux familles désunies; elle le regardait avec un intérêt si tendre, qu'il se reprocha de ne pas l'aimer comme elle le méritait. Elle s'avança près de sir Armine; et lui prenant affectueusement les mains, le sup-

plia de pardonner à son fils chéri ; ensuite courant vers Henry, elle le conduisit dans les bras de son père, en disant : « pardonnez-lui en considération du motif qui le faisait agir. » Henry rougit extrêmement. « Oui, c'est son amitié pour Charles, qui lui a suggéré de vous parler pour les Stuarts. » Sir Armine regarda son fils avec bonté. » Mais, continua-t-elle, le punirez-vous parcequ'il est l'ami de Charles ? allons, dites que vous le pardonnez. Sir Armine se pencha vers son fils, et lui dit avec tendresse : « cher Henry, remerciez donc votre Olivia : c'est-elle qui vous rend votre bon père. »

Henry consterné embrassa sir Armine, et se jeta aux pieds d'Olivia, en cachant sa tête dans ses mains pour lui dérober sa honte, et ce qu'il appelait sa perfidie involontaire. Olivia triomphante le releva en souriant, malgré les larmes qui coulaient de ses yeux ; et tout parut pacifié.

Olivia dans la journée crut s'appercevoir que Henry n'était pas à son aise;

et dès cet instant elle forma le projet de lui rendre la tranquillité ; elle en fit part à John : et s'adressant à sir Armine, elle lui dit sur le ton de la plaisenterie, qu'elle avait une grâce à lui demander. Sir Armine lui répondit qu'il était prêt à l'entendre et ils sortirent tous deux un instant. Lorsqu'ils rentrèrent, M. Clare dit en riant qu'il était jaloux de Sir Armine. « Et vous, Henry, » dit James à son frere, ne l'êtes-vous pas de notre père qui, comme vous voyez, vous enlève Olivia ? » Olivia fit mille petits signes à John, que Henry ne pouvait point interpréter, et qui augmentaient encore son embarras; lorsque l'on se mit à table pour souper. A la fin du repas, Sir Armine demande à Olivia à la santé de qui elle allait boire. « à la santé de Charles Stuart, répondit-elle ; Henry tressaillit en regardant son père qui répéta : « buvons à la santé de Charles Stuart. » Henry prit son verre et but à la santé de son père, et d'Olivia qui était à côté de lui. « Il a été arrêté au tribunal

d'Olivia

d'Olivia et de James, et confirmé par le philosophe John, dit sir Armine, que l'innocent ne payerait point pour le coupable, et que ladi Stuart, son fils et sa fille, ne seraient point compris dans le jugement rendu contre sir Guise. « Ainsi nous avons arrêté, dit John en interrompant, que Charles serait réinstallé au château. » — « Et vous, mon Henry, dit Olivia en lui prenant la main, vous pourrez retourner à l'Abbaye. « O ciel ! dit Henry hors de lui, c'est vous qui m'ordonnez de retourner à l'Abbaye ! ô Olivia ! Olivia ! » oui ; reprit John, « voici une lettre qu'il faut porter sans délai. « Sans délai ! » répéta Henry dans l'excès de sa joie. c'est le contrat de notre amitié, dit John, je suis l'ami et le camarade de ce brave officier. « Ajoutez, mon fils, dit sir Armine, que je suis prêt à signer le traité. » C'en est trop, dit M. Clare, « je vois qu'Olivia a séduit tous les Fitzortons, et je prévois qu'elle va allumer la guerre entre le père et les trois fils. « Mon dieu ! dit Olivia, ce que

j'ai fait, était tout naturel. Heureuse, si je pouvais sans cesse prouver à cette famille, combien son bonheur m'est cher! »

Ainsi la généreuse et confiante Olivia travaillait, sans le savoir, à la perte de son repos. Henry sentait toute l'étendue de l'obligation qu'il lui avait; mais la nature même de cette obligation, l'empêchait de s'acquitter auprès d'elle, par le don d'un cœur qui n'était plus à lui; et sa situation devenait encore plus pénible. Il devrait paraître aux yeux des lecteurs, le plus lâche et le plus ingrat des hommes, s'il laissait entrevoir le dessein de profiter de la bonne foi d'Olivia pour la tromper; mais il est loin de craindre cette calomnie atroce: il est dépositaire du secret de son ami Charles; et ce secret peut contribuer au bonheur de tous. Des illusions flatteuses remplissent sa tête, il a l'espoir de retourner à l'Abbaye, du consentement de son père; et l'avenir s'embellit à ses yeux.

CHAPITRE XVII.

Le lendemain matin, Charles Stuart reçut la lettre dont on a parlé dans le chapitre précédent ; elle lui fut envoyée par Henry qui n'osait point encore reparaître à l'abbaye.

Charles se rendit avec empressement à l'invitation extraordinaire des Fitzortons, et serra son ami dans ses bras. Le sentiment, qui attirait Charles au château, était le même qui conduisait Henry à l'Abbaye, l'amour, secret connu des amis seulement.

Charles Stuart fut introduit au château par John qui alla à sa rencontre sur le chemin, d'où il vit venir Henry. Il le présenta à sir Armine qui le reçut avec tant d'amitié et de distinction, que si un étranger s'était trouvé là par hasard, il aurait cru qu'il accueillait le fils d'un ami intime. Sir Armine se tournant vers Olivia, dit à Charles : « ce n'est pas moi que vous devez remercier : voilà celle

qui mérite toute votre reconnaissance, voilà la médiatrice qui nous a rendu l'ami de Henry. »

Le cœur de Charles conçut, dès cet instant, un espoir dont son amour n'avait jamais osé se flatter. C'était la première faveur qu'il eût reçue d'Olivia; encore soupçonnait-il que Henry y avait plus de part que lui; son embarras redoubla devant elle, el il ne put prononcer un mot.

Olivia s'en apperçut; et l'attribuant à la manière brusque dont John l'avait introduit devant sir Armine, elle dit avec vivacité : « M. Stuart, croyez que c'est à votre mérite seul, que nous devons l'avantage de vous revoir au château. « Charles qui avait eu le tems de se remettre un peu de son trouble, répondit qu'il était trop heureux d'avoir trouvé un défenseur comme elle, et qu'il n'attribuait son bonheur qu'à son éloquence.

La situation de Charles, depuis qu'il pouvait revenir au château, était peut-être plus pénible que celle de Henry

congédié de l'Abbaye : car il avait sans cesse l'occasion de voir Olivia ; et tous les jours il lui découvrait plus d'attachement pour son rival. Toutes les fois qu'Olivia se trouvait en tête-à-tête avec Charles, elle ne l'entretenait que des louanges de son ami. S'il s'agissait de porter un jugement sur quelque ouvrage de génie, elle ne manquait jamais de dire : « si Henry était ici, comme il vous parlerait de tout cela avec plus de grâce que moi ! » Si Charles parlait d'une bonne action faite secrètement par une âme généreuse, Olivia disait que ce ne pouvait être que Henry, elle le reconnaissait non-seulement dans l'acte de bonté, mais encore dans le soin qu'il prenait à le taire. Enfin elle le voyait par-tout, cette image chérie la suivait sans cesse, et la conversation se terminait toujours en convenant que Henry réunissait toutes les perfections dont un homme est susceptible.

Charles Stuart se plaisait à rendre justice aux qualités de Henry ; mais il

sentait qu'il était cruel pour lui de ne pouvoir réussir à captiver l'attention d'Olivia qu'en faisant l'éloge de son rival.

Ainsi l'espoir dont se flattaient les deux amis, fut déçu ; et Henry eut la douleur de voir que rien ne pouvait changer le cœur d'Olivia. Il prit la résolution de lui vanter souvent son ami, pour lui ouvrir les yeux sur son mérite ; mais ce moyen servit à lui rendre Henry encore plus cher : « Mon Henry, lui disait-elle, vous donnez vos qualités à Charles ; c'est vous seul qui les possédez toutes ; et votre modeste générosité m'enchante plus que jamais. »

Olivia aimait la musique, et Henry avait soin de faire chanter Charles. Elle dansait avec grâce, et Henry arrangeait des parties de danse, où Charles avait l'avantage d'être souvent son danseur ; mais tous ces moyens ne purent jamais distraire Olivia un instant ; et s'appercevant un soir que Henry ne s'approchait point pour l'engager dans la

contre-danse, elle courut à lui, et lui dit de l'air du plus vif intérêt : « Mon. Henry, vous êtes triste ; êtes-vous malade ? » A quoi Henry ayant répondu qu'il souffrait de son mal de tête, elle reprit : « Eh bien ! voilà qui est fini, je ne danserai plus, je resterai près de vous. O comme il souffre ! ajouta-t-elle en appuyant sa main sur le front de Henry. Dans l'instant Charles vint l'engager. « M. Stuart, lui répondit-elle, vous voyez notre ami, est-ce que nous danserions lorsqu'il est dans cet état ? en vérité, je suis fâchée contre vous ; et craignant d'avoir offensé Henry en traitant si mal Charles, elle se laissa conduire à la danse ; mais elle fit manquer la mesure, et se trompa dix fois. M. Clare, qui se glorifiait d'avoir donné une parfaite éducation à sa fille, se leva tout en colère ; et quittant sa pipe un instant, il s'écria, en interrompant la danse : « Qu'avez-vous donc, ma fille ? quel affront vous faites à votre père ! on croirait que vous n'avez pas appris

à danser à Londres. » Olivia prête à se trouver mal, alla se jeter dans les bras de ladi Fitzorton, qui la conduisit vers son fils.

Ainsi tous les stratagêmes employés pour servir Charles, ne servaient qu'à nuire à ses intérêts, en tournant toujours au profit de son rival. Henry s'en affligeait amèrement, et l'amour insurmontable qu'il avait pour Caroline, ne l'empêchait point de se reprocher sa conduite envers Olivia : il était touché de l'attachement qu'elle ressentait pour lui ; et ses regrets, en la regardant, répandaient souvent dans toute sa personne, une langueur que la crédule Olivia interprétait encore en sa faveur. Il est certain que, si dans ces momens d'attendrissement, il avait pu oublier que son cœur était à Caroline, il l'eût donné à Olivia pour la vie.

Charles n'était pas dans une situation plus heureuse : l'honneur lui imposait la loi de taire l'amour de Henry pour sa sœur,

quoiqu'il se flattât qu'une confidence de cette nature, faite à un des Fitzortons, eût pu changer son sort. Plusieurs fois Henry fut sur le point de le charger de confier leurs secrets à ses frères; mais le peu d'espoir de succès, et la certitude où il était de faire naître de nouveaux troubles dans les trois familles, enchaînèrent toujours sa langue, et ne lui permirent pas de charger son ami d'une commission dont le résultat serait son expulsion nouvelle du château où au moins sa présence laissait entrevoir quelqu'espoir.... car dans quel cas l'amour cesse-t-il d'espérer? Tous deux se figuraient que le tems, et les assiduités de Charles pourraient à la fin changer le cœur d'Olivia.

Ils se déterminèrent donc à ne point révéler leur amour; et toutes les fois qu'Olivia témoignait le désir de devenir l'amie de Caroline, Charles le remerciait par une révérence : on lui faisait entendre que les divisions des deux familles, ne permettaient pas qu'elle vînt au château. Il était forcé de lui taire la véritable

cause, pour ne pas trahir le secret de son ami; et pour ne pas dévoiler le sien, il se contraignait à lui cacher sa passion pour elle. Telles sont les bizarreries de l'amour.

Ces deux malheureux amis n'avaient d'autre consolation que les momens qu'ils passaient ensemble. Alors affranchis de toute contrainte, ils osaient se livrer à leur espoir chimérique. Henry saisissait toujours les occasions de vanter les charmes et les qualités d'Olivia; et Charles, de son côté, ne négligeait rien pour augmenter l'amour de son ami. Henry n'ayant point fait part à Charles, des motifs qui le privaient de paraître à l'Abbaye, celui-ci ne savait comment interpréter sa conduite : souvent il le surprenait accablé de tristesse, et n'écoutait point sans inquiétude, ses questions sur la santé de Caroline, supposant qu'il lui était facile de s'en informer lui-même auprès d'elle. En se retirant du château, Charles ne remarquait point sans étonnement, l'affectation de Henry à ne l'accompagner que

jusqu'à l'avenue ; il le voyait s'arrêter, regarder la maison, embrasser son ami avec un cœur gros de soupirs, et s'éloigner sur le champ, tout en désordre, et sans proférer un mot. Si cette énigme était difficile à expliquer, la conduite de sir Guise ne l'était pas moins : depuis peu, on découvrait un grand changement dans son caractère : il affectait un air de bonté dans toutes ses actions, qui était regardé par ladi Stuart et sa fille, comme le pronostic de quelque nouveau malheur ; l'abbaye attendait en silence l'éclat de la tempête.

Après avoir reconduit son ami, Henry rentrait au château, déterminé à se jeter aux pieds de la sensible Olivia, et de lui avouer son amour pour une autre, en se vouant à sa généreuse pitié ; mais les remords déchiraient aussi-tôt sa conscience : il entendait les reproches du meilleur des pères ; il voyait les larmes d'Olivia ; et renfermant ses peines au fond de son cœur, il se condamnait au silence, jusqu'au moment où il trouverait

une circonstance favorable pour faire un aveu si pénible.

CHAPITRE XVIII.

QUELQUE grande que soit l'inclination du lecteur pour les habitans du château de Fitzorton, nous espérons qu'il voudra nous accompagner à l'abbaye où nous avons laissé Caroline, dans sa chambre, en proie à la plus vive douleur.

Caroline, ce modèle de la piété filiale, ne fut pas plutôt livrée à elle-même, que réunissant toutes les forces de son âme, elle se promit de sacrifier à l'autorité paternelle, les plus doux sentimens de la nature. Elle prévit les suites d'une obstination déplacée, et n'entrevit son repos, et celui de Henry, que dans l'abandon de ses plus chères espérances. Mais ce stoïcisme ne fut pas de longue durée, l'amour reconquit bientôt tous ses droits, et se fit sentir par ces déchiremens de cœur, ces angoisses, et cet abattement, qui la privèrent de l'usage

de ses sens, pendant près d'une demi-heure. Revenue à elle, ses larmes commencèrent à couler; et elle se jeta à genoux, en demandant au ciel le courage nécessaire pour supporter les maux qu'il lui envoyait. « Cher Henry, s'écriait-elle : c'est moi qui vous ai défendu de revenir auprès de Caroline ! Je sens que j'endurerais mille tourmens réunis, plutôt que l'idée affreuse d'avoir mérité votre haine ou votre mépris. Ah ! qu'il apprenne que je réponds à sa tendresse, et que je meure ensuite! Comme elle achevait ces mots, elle se leva et se traîna vers la fenêtre qui était ouverte. A travers les arbres de l'avenue, elle distingua Henry arrêté devant le banc de gazon où ils s'étaient rencontrés la veille. Elle ne put deviner ce qui attirait son attention; il s'occupait à relire son nom enlacé avec celui de Caroline, sur l'écorce du platane. « Hélas ! dit-elle, voilà donc celui que j'ai tant affligé, et qu'il ne m'est pas permis de consoler ! » Henry ayant fait quelques pas, se re-

tourna, et voyant Caroline, il s'avança précipitamment du côté de l'abbaye; elle lui fit un signe d'adieux; lorsque tout-à-coup, se rappelant les menaces de son père, et croyant l'entendre crier: « Fille coupable, votre juge est près de vous. » Son premier mouvement fut de retirer la jalousie et de courir se réfugier au fond de la chambre où elle tomba sur une chaise, à demi morte de frayeur.

Ladi Stuart la trouva dans cette situation. « Chère enfant, dit-elle en l'embrassant, vois l'état où m'a réduite la colère de sir Guise: je viens chercher des consolations; mais c'est toi qui en demandes, ô ma fille! il vient de nous donner sa malédiction! oui, mon enfant, nous sommes perdues! »

Caroline sortant de sa stupeur, répéta: « Sa malédiction! Mais le ciel ne nous maudira pas, il aura pitié de nous: ô ma mère! sir Guise est encore plus à plaindre que nous; son caractère le rend bien malheureux.... » — « Aimable et généreuse fille! répondit ladi

Stuart, la cruauté du baronnet est inexcusable ; je n'ose pas avouer comment il m'a traité. — « Je n'ose pas non plus le demander, répliqua Caroline en se jetant dans les bras de sa mère. »

Il est à propos de dire que sir Guise n'eut pas plutôt quitté Henry, après sa promesse de le servir auprès de Caroline, que ladi Stuart se rendit, par son appartement, au salon où elle avait trouvé Henry plongé dans ses réflexions. Ce malheureux jeune homme s'était précipité à ses genoux, et avec l'accent du désespoir, il lui dit : « Ladi Stuart, Caroline m'a banni de sa présence pour jamais, elle est plus inexorable que son père qui s'est offert de lui parler en ma faveur ; ayez pitié de moi, je suis le plus infortuné des hommes. »

Ladi Stuart touchée de sa position, l'exhortait à la patience, et l'assurait de la sincérité de ses vœux pour une union dans laquelle elle voyait le bonheur de sa fille, et la réconciliation des Fitzortons.

et des Guises, lorsque le lâche baronnet parut dans le salon : il s'était caché dans un petit cabinet, et avait entendu la réponse de ladi Stuart. Rien ne peut être comparé à sa fureur contre son épouse, si ce n'est la crainte que lui inspira la présence de Henry dont l'honneur et la délicatesse lui étaient connus. Il se retira en jetant sur ladi Stuart un regard de mépris; et alla attendre dans son appartement que Henry fût parti. Ladi Stuart devina ses intentions, et devint pâle et tremblante. Henry s'en apperçut, et ne put s'empêcher de dire : « Je suis bien malheureux! je vais être encore la cause d'une querelle affreuse; je vois que sir Guise a mal interprété ma prière. »

« Quelque soit le malheur qui me menace, répondit ladi Stuart, ne restez pas ici pour le partager; si Caroline vous est chère, sortez, je vous en conjure. Si je puis empêcher que l'orage ne l'atteigne, je le supporterai avec joie; mais vous, M. Fitzorton, de grâce, sortez, sortez à la prière d'une mère. »

Henry

Henry la rassura autant qu'il lui fut possible, et s'éloigna, malgré lui, de ce séjour de l'injustice et du désespoir. Ladi Stuart resta seule et sans mouvement; son cœur battait avec force, et mille craintes s'en emparaient tour-à-tour. Enfin un domestique parut pour savoir si Henry s'était retiré.

Ce brave serviteur, nommé Dennison, que le lecteur ne verra jamais dans cette histoire sans le plus vif intérêt, était attaché au service de ladi Stuart qui l'avait amené à l'abbaye, lors de son mariage. Instruit des désordres du baronnet, et de sa conduite avec M.e de Borach, il plaignait sa maîtresse, sans lui rien révéler; ce qui avait déterminé sir Guise à ne pas le renvoyer, comme il en avait formé le projet, pour contrarier son épouse.

L'honnête intendant s'approcha respectueusement, et saluant ladi Stuart, il lui dit que sir Guise voulait savoir si elle était seule. « Mais, madame, ajouta-t-il, je vous préviens qu'il n'est pas de bonne humeur, ainsi permettez que je

lui dise que vous ne le recevrez que dans quelques heures : peut-être s'appaisera-t-il, et j'irai chercher miss Caroline pour vous tenir compagnie. Il est bien cruel que mon jeune maître soit absent, il apprivoiserait un lion ; mais M. Henry avait l'air bien triste en sortant. Je crains quelque malheur, et vous devriez vous retirer. »

CHAPITRE XIX.

Comme Dennison achevait de parler, sir Guise entra dans le salon, et lui fit signe de sortir. Alors, se trouvant seule, il s'approcha de ladi Stuart, avec des traits défigurés par la colère, et lui dit d'une voix altérée, mais terrible : « Femme perfide, vous excitez ma fille à se jouer de mon autorité : je vous ai surprise donnant de l'espoir au fils de mon plus cruel ennemi, au fils de l'infâme sir Armine ! ne songez pas à vous excuser : votre crime est avéré ; je vous donne cent fois ma malédiction, ainsi qu'à votre

indigne fille. Allez lui porter cette nouvelle et si l'une ou l'autre, s'avise de répliquer, qu'elle tremble pour les suites de son imprudence ! »

Ladi Stuart, incapable de prononcer un mot, réunit le peu de forces qui lui restait pour se rendre dans la chambre de Caroline où nous l'avons vu entrer.

L'état de faiblesse où elle se trouva, après avoir fait part à sa fille, des motifs de son effroi, détermina Caroline à la reconduire dans son appartement. Mais à cette proposition, ladi Stuart tomba à ses genoux, dans une espèce de convulsion, en répétant plusieurs fois, d'une voix entre-coupée : « Empêchez que je ne voye mon époux, je ne peux plus supporter sa vue. » Elle passa la nuit dans cette situation, sans sortir de la chambre de Caroline qui lui prodigua tous ses soins.

Elle n'était point encore rentrée chez elle le lendemain, et passa a journée et la nuit suivantes, dans la même chambre. Caroline veillait attentivement sa mère;

et à son réveil, s'appercevant que la maladie se déclarait par une fièvre très-forte, elle la supplia de ne point rentrer dans son appartement; mais ladi Stuart lui répondit: « ma vie en dépend. Aidée de votre femme-de-chambre, reportez-moi dans mon lit. » Caroline, obéit sans répliquer. Et imitant l'exemple du pieux Enée, elle soutint sa mère, et l'aida à se traîner dans sa chambre, la serrant souvent contre son cœur.

Deux grands mois s'écoulèrent, pendant lesquels la maladie devint plus grave, et plus inquiétante. Ladi Stuart dans ses momens de délire, pressait sa fille contre son sein, comme pour la soustraire à la fureur d'un époux que son imagination lui offrait sans cesse tel qu'elle l'avait vu la dernière fois. Elle jetait des cris affreux, et l'instant d'après, il semblait qu'elle eût perdu tout sentiment d'existence. La sensible Caroline redoublait de soins et de vigilance, et ne quittait le chevet de ladi Stuart, que pour se rendre auprès du baronnet qu'elle

suppliait à genoux, de venir donner des consolations à sa malheureuse mère; mais sir Guise persuadé que son épouse avait trahi son secret, et que Charles et Henry étaient instruits de tout, paraissait sourd à ses prières, et la repoussait avec toute la dureté et la violence dont il était capable. Dennison, craignant les suites de toutes ces dissentions domestiques, conseilla à Caroline d'envoyer chercher son jeune maître et Henry; mais, effrayée d'une telle démarche, sans l'aveu du baronnet, elle lui défendit expressément d'informer son frère, ni aucune autre personne, de la maladie de sa mère.

Charles, qui était enseigne de son régiment, se trouvait en quartier d'hiver, et depuis une petite réprimande de son colonel, il ne lui était plus permis de faire des apparitions aussi fréquentes à l'abbaye ou au château. Le malheureux Henry n'osait point retourner à l'abbaye; il se contentait de regarder de sa fenêtre, la maison qui renfermait ce qu'il avait de plus cher au monde. Il était séparé de

son ami, et n'avait plus de consolation. Cependant, malgré tous les obstacles, il ne laissait jamais passer un jour sans se promener aux environs de l'abbaye, s'égarant souvent dans les bois, et s'approchant de l'avenue le plus près qu'il lui était possible. Si par hasard, il rencontrait sir Guise ou quelqu'un de la maison, il se sauvait à la hâte, ou d'autres fois, il était sur le point de s'avancer, pour demander des nouvelles. Combien il aurait désiré confier une lettre qu'il portait toujours avec lui, et à laquelle il ajoutait, tous les matins, quelques nouvelles expressions ! Hélas ! deux fois depuis son exil, il avait remis des lettres à Dennison, et deux fois le fidèle Dennison les lui avait rapportées, sans qu'on les eût décachetées. Il aimait extrêmement à s'entretenir avec le bon serviteur, et cherchait toutes les occasions de se trouver avec lui. Il faisait mille questions sur l'abbaye, et arrachait souvent ce que Dennison avait envie de lui taire. Se rappelant que Caroline avait défendu de

révéler l'état où se trouvait sa mère, Dennison s'ouvrait peu sur ce sujet, et Henry restait dans l'incertitude. Quelquefois emporté par l'excès de sa passion, il sortait le soir, quand toute sa famille était retirée, et volant sur le chemin de l'abbaye, il passait une partie de la nuit sous des cyprès qui entouraient le côté de la maison où était située la chambre de Caroline. Au premier rayon du jour, il s'enfonçait dans la forêt, où s'abandonnant à son désespoir, il reprenait à grands pas la route du château de Fitzorton, aussi peu satisfait que la veille.

CHAPITRE XX.

A la fin du troisième mois de la maladie de ladi Stuart, le danger devint si imminent qu'elle commença à sentir sa fin prochaine. Elle s'adressa à Caroline, dont la santé était presque aussi chancelante, et lui indiquant d'une main faible et qu'elle soutenait à-peine, un nécessaire qui était sur sa toilette, elle lui dit de l'ouvrir, et d'y prendre trois petites boites. Caroline les apporta sur son lit; et ladi Stuart les saisit avec l'émotion la plus vive. « Ma chère fille, ces deux portraits sont ceux de mon père et de ma mère, dit-elle, en les mouillant de ses larmes. J'ai juré, en les recevant, qu'ils me suivraient au tombeau, si je ne trouvais personne digne d'en sentir le prix. L'instant qui doit m'arracher à tout ce que j'ai de plus cher, est arrivé. »

A ces mots, Caroline parut s'évanouir. « Oui, l'heure est arrivée, répéta ladi Stuart

Stuart en souriant pour adoucir l'horreur de cette scène, et ma fille saura apprécier le legs que je vais lui faire. Prenez ces portraits, ma chère Caroline, je vais bientôt rejoindre ceux qu'ils représentent; et jusqu'au moment où vous viendrez dans un meilleur monde, vous réunir à votre malheureuse mère, que ces traits vous rappelent sans cesse deux êtres les plus sensibles et les plus vertueux! »

Caroline reçut les deux portraits, avec ce silence de la douleur, qui n'arrache ni larmes ni soupirs. « Hélas! continua ladi Stuart, ils crurent faire mon bonheur en me donnant à sir Guise... mais je n'ai point à me plaindre, puisque je suis la mère de Charles et de Caroline. O ma fille! que ces portraits te suivent au tombeau, si tu n'es pas mère d'une fille qui te ressemble; et qu'un jour nous soyons tous réunis!

Caroline appuyée sur le lit, serrait sa mère dans ses bras, sans pouvoir parler. On entendit un léger bruit à la porte,

et ladi Stuart dit d'une voix émue : « Ma chère amie, si c'était sir Guise, faites-le entrer ; mais s'il refusait, dites-lui qu'il a eu part à mes vœux, et que j'ai tout pardonné. »

Caroline fondit en larmes, et recouvrant la voix, elle dit : « Mon père, peu habitué à des chagrins de cette nature, est peut-être à pleurer ici à côté.... il n'ose entrer ; mais croyez que son absence même prouve combien il est affecté ! »

Ladi Stuart se souleva pour embrasser Caroline dont elle pénétrait la pensée ; et prenant la troisième boîte qui renfermait un autre portrait, elle dit : « Celui-ci ne te sera pas moins cher : c'est le portrait de ta mère ; hélas ! combien elle a changé !

Caroline le plaça sur son cœur, et se pencha sur sa mère qui paraissait toucher aux derniers instans de sa vie. Elle resta pendant un quart-d'heure dans une espèce d'agonie ; et Caroline, les yeux fixés sur elle, et absorbée par la douleur, n'entendit pas frapper doucement à la

porte. Au moment où elle embrassait sa mère, comme pour recueillir son dernier soupir, la femme-de-chambre se glissa le long du lit pour aller ouvrir: Paix! dit la personne en entrant, et marchant sur la pointe du pied. La femme-de-chambre baissa le rideau du lit du côté de la porte, et l'on n'entendit d'autre bruit que celui que fit le médecin, en montant dans la chambre de la malade; il s'approcha d'elle, et la trouva à toute extrémité. « O ciel! s'écria la tremblante Caroline, que m'apprenez vous? je ne suis point préparée pour recevoir cette affreuse nouvelle! »

Ladi Stuart recouvrant la parole, prononça ces mots, sans ouvrir les yeux: « Caroline, dites à votre frère que je le bénis: mon aimable Charles, fils tendre et chéri! » Elle s'arrêta; et l'on entendit, de l'autre côté de la chambre, une voix aussi faible, s'écrier: « Elle parle! » Ladi Stuart continua: « Et si les âmes vertueuses peuvent obtenir de

l'être tout-puissant.... » Elle s'arrêta pour reprendre des forces. « Je demande qu'un jour Caroline et Henry. . . »

« O ciel ! est-il possible ? dit une voix aussi faible que la première. »

Caroline se retournait pour découvrir d'où venaient ces paroles, lorsqu'un long gémissement de sa mère rappela toute son attention.

« Elle vient de mourir, dit le médecin. » — « O dieu ! ô dieu ! ma mère est morte ! s'écria encore la voix inconnue. »

Caroline tressaillit.

« Votre mère ! dit le médecin en s'adressant au côté d'où la voix s'était fait entendre, c'est un ange maintenant. » Alors le rideau s'ouvrit avec force, et Charles et Henry s'offrirent à la vue de Caroline qui fit un cri affreux, en tombant évanouie sur le parquet. Henry courut de l'autre côté du lit, et la prit dans ses bras, tandis que Charles ouvrait la fenêtre pour donner de l'air, et que le médecin présentait un flacon

Les domestiques, frappés de terreur, couraient dans la maison, en criant : « Madame et mademoiselle viennent de mourir ! où est sir Guise, où est sir Guise ? »

Sir Guise parlait alors à Dennison qui le retenait dans la salle, pour donner le tems à Henry et à Charles, de monter, sans être apperçus, à l'appartement de ladi Stuart. Mais l'allarme répandue dans la maison, les précipita, malgré eux, du côté des degrés ; et sir Guise entra dans la chambre, avant que sa fille fût revenue de son évanouissement. Elle était encore dans les bras de Henry, la tête penchée sur lui, et sa main dans la sienne.

Il faudrait inventer des expressions, pour rendre l'étonnement, la colère et la rage du baronnet. Il s'arrêta à la porte, pour considérer ce spectacle, avant d'être apperçu.

Le médecin craignant que Caroline ne retombât, à la vue de sa mère morte, avait tiré le rideau du lit, et ladi Stuart était cachée à tous les yeux.

Ce ne fut donc point la perte de son épouse, qui attira les regards de sir Guise, ni la pâleur de sa fille expirante; ce ne fut point non plus l'arrivée inattendue d'un fils chéri : il ne vit que Henry Fitzorton soutenant Caroline, Caroline, cette fille coupable, à qui il avait défendu de jamais revoir le fils de son ennemi ! elle était dans ses bras, et encore dans la chambre de sa mère ! et du consentement de son fils qui tenait une main de son ami, tandis que de l'autre il faisait sentir quelque eau spiritueuse à sa sœur !

La foudre éclata : « que vois-je ? s'écria-t-il. »

Ces mots firent retentir toute la maison, et rappelèrent Caroline à elle-même : elle ouvrit les yeux, sans savoir où elle était; mais appercevant sir Guise, son premier mouvement fut de se dégager des bras de Henry, et de courir auprès de son père, aux pieds duquel elle tomba sans connaissance. Il

ne daigna pas la regarder : ses yeux pleins de fureur étaient toujours fixés sur Henry, et rien ne pouvait le détourner de cette vue. Cependant Caroline revint à elle, et restait à genoux, lorsque Charles, qui suivait les mouvemens de son père, crut voir en lui le dessein barbare d'assouvir sa vengeance sur cette faible victime. Il s'élança pour la garantir, et d'une voix formidable, que son père ne lui avait jamais connue, il lui dit : « Prends garde de ne pas ajouter le meurtre de ta fille, à celui de notre malheureuse mère ! « Oui, dit Henry, en s'approchant au même instant : Epargne sa vie, si tu veux conserver la tienne. » Mais le baronnet, hors de lui, n'écoutait rien, et tâchait de repousser son fils et Henry, pour se saisir de sa fille, lorsque celle-ci, avec une présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais, se tourna du côté du lit, et sans cesser d'être à genoux, tira le rideau, et exposa le corps de sa mère à la vue de sir Guise, lui faisant signe d'une main, de s'avancer

tandis que de l'autre, elle couvrait de baisers, celle de ce corps inanimé.

O faiblesse du langage des hommes ! le silence est plus éloquent que vous ! Caroline n'a rien à dire, elle montre sa mère morte à son barbare époux ; et il a tout entendu !

Sir Guise parut consterné. « Inhumain, s'écria le fils en se jetant à genoux, et pressant la main de sa mère, barbare, considère ton ouvrage, vois le bien que tu nous as ravi !

Henry, ayant toujours les yeux sur Caroline, pour la défendre, répétait : « Prends garde à toi, prends garde à toi ! »

Le baronnet, indigné de tant d'audace, voulût frapper son fils, et la scène la plus horrible allait se passer près du lit de mort de ladi Stuart, lorsque Henry, Caroline, Dennison et d'autres domestiques se précipitèrent entre le père et le fils, et parvinrent à les séparer. Sir Guise sortit suivi de Caroline, du médecin et de Dennison ; et Charles et

Henry restèrent dans la chambre, tous deux à genoux près de ladi Stuart.

CHAPITRE XXI.

Ainsi mourut l'aimable et trop sensible ladi Stuart; et tels furent les évènemens qui eurent lieu après sa mort. Si elle avait vécu une heure de plus, ses derniers momens auraient été troublés par une scène plus terrible que toutes celles dont elle avait été témoin, et que son cœur ulcéré n'aurait pu supporter, même au tems de la meilleure santé.

Il est tems d'expliquer au lecteur, l'arrivée inattendue de Charles et de Henry, dans l'appartement de ladi Stuart. Dennison, questionné sans cesse par ce dernier, lui avait enfin confié l'état désespéré de ladi Stuart; et Henry s'était empressé d'écrire à son ami, qu'il n'avait point de tems à perdre, s'il voulait embrasser sa mère expirante. Charles obtint facilement un congé, de son colonel qui

lui dit en lui serrant la main : « Allez voir votre mère, et lisez en route la lettre que je vous remets ; elle me vient d'un officier de mes amis, qui vous connaît et vous aime. »

Charles partit, sans perdre de tems, arriva à l'abbaye où il rencontra Henry qui s'y promenait comme à l'ordinaire ; et après les premiers transports de l'amitié, ils convinrent de s'adresser au bon Dennison, pour être introduits secrètement dans la chambre de ladi Stuart. Cet honnête serviteur les conduisit le long des grands corridors de l'abbaye, leur recommandant de parler bas, et de marcher doucement ; enfin parvenus au premier étage, il les quitta, pour aller chercher sir Guise, et l'empêcher de s'appercevoir de leur arrivée, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent.

La lettre que le colonel remit à Charles, lui avait été adressée par l'excellent John, pour le prévenir en faveur de ce jeune homme.

Il avait craint que la mauvaise répu-

tation du père, ne rejaillît sur le fils, et il s'était hâté de lui rendre justice d'une manière digne de lui. Cette conduite, naturelle dans un homme du caractère de John Fitzorton, ne surprit point Charles Stuart, mais elle augmenta son admiration pour lui, et lui rendit son amitié encore plus chère.

CHAPITRE XXII.

Il est essentiel, pour l'intelligence de cette histoire, que nous rentrions dans la chambre de ladi Stuart, où nous avons laissé les deux amis seuls au pied de son lit.

Charles, après avoir gémi sur la perte de sa mère, en accusant le baronnet de sa mort, se leva, et se pencha sur ce corps pâle et livide, qui ne répondait plus à ses tendres caresses, il lui jura de servir de protecteur à sa sœur contre les duretés de leur père, et de ne jamais l'abandonner. En disant ces mots, il apperçut deux portraits sur le sein de sa mère, s'en em-

para avec curiosité. Henry les prît de ses mains, pour les considérer à son tour. Quelle fut sa surprise et sa joie, quand il vit les portraits de Caroline et de Charles! il les couvrit de baisers. Charles qui devinait son intention, lui dit en l'embrassant: « Oui, cher ami, ils sont à toi: celle qui ne nous entend plus, semble te les confier: c'est pour toi qu'elle les a placés là. »

Henry les accepta, et d'une main tremblante les cachant dans son sein, il dit: « les voilà placés pour la vie. »

Charles fit ses adieux aux dépouilles de sa mère infortunée, et soutenu de son ami, il sortit de la chambre.

Caroline qui avait été occupée à rassurer son père sur les intentions de Charles, et sur l'innocence de Henry, ne put rentrer qu'à minuit, dans la chambre de ladi Stuart. Elle pria les personnes qui veillaient le corps, de vouloir la laisser seule, et eut beaucoup de peine à l'obtenir.

Aussi-tôt que Caroline fut livrée à elle-même, elle s'assit auprès de sa mère,

comme si elle fût venue pour lui tenir compagnie. Elle resta long-temps plongée dans ses réflexions, sans qu'aucun bruit vînt l'interrompre. La force d'esprit dont elle était douée, l'avait mise de bonne heure au-dessus des faiblesses vulgaires, et elle aurait rougi d'avoir peur des morts. Elle regarda comme une consolation pour elle, de rendre seule les derniers devoirs à sa mère; et pleurant sur une perte aussi grande, elle s'appuya sur le bras de cet être inanimé; et la nature épuisée après tant de veilles, réclamant ses droits, lui fit trouver le repos de l'innocence dans le sein maternel.

A la pointe du jour, Dennison vint l'avertir que son frère avait demandé ses chevaux. « Chère miss, dit-il, je vois que vous avez passé la nuit près de notre bonne maîtresse; votre frère n'est pas moins à plaindre que vous : il n'a pas dormi davantage. Je l'ai entendu parler seul, il nommait sa mère, vous, son ami Henry, le pauvre Dennison, et

miss Olivia, cette jeune personne qui demeure à quelques milles d'ici.»

« Olivia? dit Caroline, quoi, Olivia Clare? nous étions amies dans notre enfance, je ne l'ai pas revue depuis ce tems, on dit qu'elle est... »—« aussi jolie que vous, » répondit Dennison. « Oui, mon cher maître en parle, et soupire. Il faut que ce soit un secret, autrement, quelqu'un de nous en serait instruit. »

Caroline, sans lui répondre, se hâta de sortir pour voir son frère, et le rencontra sortant de sa chambre. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; et désirant se parler sans témoin, ils renvoyèrent Dennison, et prirent le chemin du jardin. Alors Charles dit à sa sœur, qu'il était déterminé à s'éloigner de l'abbaye: « Je sens que cela est indispensable pour conserver la décence qui doit régner ici; et je ne réponds pas de moi, si je me trouve en face de celui que je regarde comme l'assassin de notre pauvre mère, et que l'avenir m'offre comme le tyran de ma chère Caroline. Chargez-

vous donc seule de rendre les derniers devoirs à notre mère, joignez mes regrets aux vôtres : ah ! ma sœur, d'autres motifs me forcent à fuir de cette maison, mais ne me demandez rien jusqu'à mon retour.» — « Où allez vous donc, mon frère ? » — « Ma sœur, je vais à mon régiment, mon congé ne m'a été accordé que pour venir donner mes soins à ma mère : nous l'avons perdue, et je repars. »

Charles, trop ému, ne put continuer, il embrassa sa sœur avec tendresse, et ayant été informé que ses chevaux étaient arrivés à la porte du jardin, il monta le sien, et son domestique le suivit.»

Ce départ précipité causa la plus vive peine à Caroline ; mais le peu de mots que lui avait dit Dennison, et ce que venait de lui confirmer son frère, lui firent soupçonner que son cœur s'intéressait trop vivement à Olivia Clare; le sien qui éprouvait un sentiment pareil, sut entrer dans les raisons qui l'obligeaient à fuir promptement, et sacrifiant toujours

son bonheur à celui de sa famille, elle supporta son absence avec plus de résignation. Elle rentra à l'abbaye, dans l'intention de questionner davantage Dennison; mais celui-ci l'avertit que sir Guise venait de sonner, pour savoir si son fils était sorti de sa chambre; et pour lui tenir un cheval prêt, son dessein étant de partir sur le champ.

Caroline, sans hésiter, se rendit auprès du baronnet, et lui apprit le départ précipité de Charles qu'un congé trop court empêchait d'assister aux funérailles de sa mère; et elle ajouta : « Mon père, voulez-vous que je fasse préparer votre déjeûner ? »

Sir Guise dont la pusillanimité égalait la dureté de cœur, ne fut pas plutôt certain du départ d'un fils qu'il redoutait, que prenant un air impérieux et sévère, il s'écria en feignant la plus grande colère : « Comment, il est parti ? voilà comme il traite la mémoire de sa mère ! voilà comme il me respecte ! et c'est votre frère qui se conduit ainsi ! Mais il suffit, je vois

vois ce que vous êtes tous. Vous pouvez faire porter le déjeûner à la bibliothéque, qu'on desselle mon cheval, je ne partirai pas.

La vérité est que cet homme lâche et féroce, après avoir tremblé dans son lit pendant deux heures, s'était levé, et redoutant les reproches de ses enfans, avait fui, au milieu de la nuit, dans la chapelle voisine, où le vénérable père Arthur avait établi son petit logement.

Cet honnête ecclésiastique, ami de la maison, avait appaisé bien des querelles par son esprit conciliateur. Il se fera connaître avantageusement dans le cours de cette histoire où il ne remplira pas un rôle indifférent. Sir Guise se réfugia près de lui, dans l'intention d'employer sa médiation auprès d'un fils justement irrité; mais lorsqu'il eut appris que ce même fils venait de partir, il reprit son caractère fier et despotique, ne songea plus à s'éloigner de la maison, et rentra de bonne heure chez lui, où il ordonna en maître, comme à l'ordinaire.

CHAPITRE XXIII.

L'ABBAYE étant aussi tranquille qu'elle peut l'être après des évènemens si tragiques, il nous est permis de nous transporter au château, pour nous informer de ce qui arrive aux deux estimables familles. Les fréquentes sorties de Henry, son absence pendant les nuits, et à son retour, l'agitation de ses esprits, dont il ne voulait point expliquer la cause, commencèrent à allarmer tous ses amis.

La santé d'Olivia s'en altéra, et son imagination ardente à lui suggérer des idées fâcheuses, lui fit entrevoir que Henry était au moment de perdre la raison, par l'excès de sa passion pour la poésie : elle ne vit dans ses démarches, que la frénésie d'une tête exaltée ; et son cœur confiant et sensible ne pénétra point quelle était la véritable situation de son malheureux amant. Il est certain que la conduite de Henry contribuait à ne lui donner que des soupçons de cette

nature : il était rêveur, distrait, mélancolique, parlait sans cesse de ses auteurs favoris, lorsqu'il était au château ; et d'autres fois se livrant où à l'espérance, ou à son caractère aimable et prévenant, il devenait si intéressant pour tous, qu'ils finissaient par convenir que ses livres seuls lui tournaient la tête ; et ils disaient en plaisantant, qu'Olivia n'avait d'autres rivales que les neuf doctes sœurs. La véritable rivale ne pouvait leur être connue : il n'y avait aucune liaison entre l'abbaye et le château ; et Henry depuis si long-temps n'allait plus chez sir Guise, qu'on n'aurait pu le soupçonner d'en aimer la fille. Tout était donc arrangé de manière que ce jeune homme infortuné se trouvait sans cesse obligé de renfermer un secret toujours prêt à lui échapper.

La nuit de la mort de ladi Stuart, Olivia ne put se défendre d'un pressentiment affreux. Elle était encore au château avec son père, à minuit, et Henry n'avait pas encore paru. Elle refusa de

prendre aucun repos, et malgré son indisposition, et la nuit orageuse, elle voulut rester jusqu'à son retour. M. Clare s'offrit d'attendre Henry, et de lui en porter des nouvelles; mais elle l'assura, les larmes aux yeux, qu'elle ne pouvait plus dormir, et qu'elle s'affligeait de troubler le sommeil d'un si bon père. « Pas du tout, répliqua M. Clare, je puis demeurer ici, et dormir tranquillement sur un fauteuil. » John, et le reste de la famille s'offrirent pour veiller, et tout le monde resta, comme cela se pratique ordinairement, lorsqu'un membre de la famille est attendu. Sir Armine, âgé et faible, fut le seul qui consentit à se retirer.

Les craintes d'Olivia augmentaient toujours : le tems s'écoulait, et Henry ne revenait point. Au moindre bruit Olivia volait à la porte; les coups de vent, le tonnerre et les éclairs, confirmaient ses soupçons. « certainement, disait-elle, il lui est arrivé quelque malheur, autrement il serait revenu. » Elle achevait à

peine ces mots, que Henry entra au salon avec son ami Charles, tous deux sortant de l'abbaye, et dans un désordre qui annonçait l'état de leur âme.

Henry voyant tout le monde encore réuni, parut consterné qu'on eût remarqué son absence, et n'osait s'approcher, lorsqu'Olivia s'écria : « Je vous l'avais bien dit ; mes craintes n'étaient que trop fondées : juste ciel ! M. Stuart, qu'est-il arrivé à votre ami ? »

Charles ne put s'empêcher d'observer intérieurement qu'Olivia faisait peu d'attention à l'état où elle le voyait, pour ne s'occuper que de Henry, il s'empressa de détruire ses craintes, en lui apprenant que ladi Stuart venait de mourir, et que son ami n'avait point voulu l'abandonner dans une telle circonstance.

« Hélas ! dit Olivia en prenant la main de Charles, j'oublie tout ce que Henry m'a fait souffrir, puisque c'était pour une si juste cause : je n'ose plus parler de mes peines, en songeant à l'étendue des vôtres, et je ne puis que vous plaindre!

Elle serra tendrement la main qu'elle tenait encore dans la sienne, et courut se jeter dans les bras de son père, demandant au ciel de lui conserver ce trésor. Alors jetant sur Henry un regard plein d'affection, et sur Charles celui de la tendre pitié, elle dit : « à présent, mon père, il est tems de vous reposer, venez avec votre Olivia. » Et elle sortit de la salle avec M. Clare.

La raison de l'absence de Henry, donnée par Charles, contribua à rendre la santé à la sensible Olivia, et la tranquillité à toute la famille. Le lendemain, sir Armine ayant fait sentir à Henry qu'il ne fallait pas que les soins de l'amitié lui fissent négliger les égards dûs à sa famille, Olivia, qui avait tant souffert de son absence, fut la première à l'excuser, et à soutenir devant lui qu'il n'avait fait que son devoir. « Oui, dit-elle en le regardant avec tendresse, j'aimerais moins Henry, s'il n'avait pas passé une partie de la nuit à l'abbaye. Tout ce que je désire, c'est d'obtenir sa confiance ; j'espère qu'il me

l'accordera, et qu'un jour je saurai tous ses secrets : alors nous serons moins inquiets. »

Quelle situation pour Henry ! la rougeur couvrait son visage, il balbutia quelques phrases incohérentes, et tout fut pardonné.

Cependant Olivia remarquait que son Henry était extrêmement changé et abattu, elle attribuait sa tristesse à son amitié pour Charles dont il partageait la douleur avec cette sensibilité qu'elle lui connaissait pour tous les malheureux ; et afin de lui prouver combien elle était digne de son attachement, elle résolut de lui en donner un témoignage, en se rendant elle-même à l'église, pour assister aux funérailles de ladi Stuart auxquelles il devait sûrement se trouver avec son ami. Elle pensa que ce serait aussi une très-bonne action envers Caroline avec qui elle était impatiente de renouveller leurs liaisons de l'enfance, qu'aucune circonstance, jusque là, n'avait jamais favorisées ; mais elle paraissait encore si indisposée que

son père ni sir Armine ne voulurent pas lui permettre de sortir. Le sort avait décidé qu'Olivia et Caroline ne devraient point encore se rencontrer.

Henry se défit avec peine des importunités de John qui voulait le suivre à l'enterrement. Il lui répétait sans cesse : « mon cher Henry, nous ne saurions trop faire de distinction entre les morts dont nous respectons la mémoire, et les vivans dont nous méprisons la conduite : honorons ladi Stuart, en dédaignant son infâme époux. Je trouve aujourd'hui l'occasion de m'acquitter d'un devoir essentiel envers un de mes compagnons d'armes : je vous suivrai ; comptez sur moi. » Heureusement sir Armine ayant fait appeler John pour une affaire particulière, Henry conserva encore un secret que John n'aurait sûrement pas manqué de découvrir, s'il eût suivi son frère. James, sans pénétrer les raisons de Henry, crut s'appercevoir qu'il préférait de se rendre seul à l'abbaye, et ne s'offrit point ; ce fut très-heureusement pour le jeune Fitzorton ;

Torton, car il se passa ce soir-là des événemens si extraordinaires, au moment des funérailles, qu'il aurait été au désespoir que ses frères en eussent été témoins.

CHAPITRE XXIV.

LA petite chapelle appartenant à l'abbaye, n'en était éloignée que d'un quart de mille : elle était située au milieu de la forêt, et on la distinguait de loin à travers les arbres. A quelques pas de-là, on voyait un petit bâtiment dont l'extérieur simple et modeste, annonçait la candeur et l'honnêteté de celui qui l'avait choisi pour retraite. L'intérieur de cette maison pittoresque consistait en une cuisine et une salle à manger au rez-de-chaussée, et en quatre petites pièces au premier étage ; les meubles étaient analogues à l'habitation, et les fenêtres fermées par des chassis en vitres de couleur. Il y avait sur la porte une inscription en latin, indiquant la profession et la

religion du paisible mortel qui vivait séparé de ses semblables, sans les haïr; et ce mortel, c'était le vénérable père Arthur servi par son fidèle indien Floreser.

Arthur, né d'une famille Irlandaise, avait été destiné à l'état ecclésiastique, dès son enfance. Après avoir beaucoup voyagé avec des personnes d'un vrai mérite, il était venu dans la famille des Stuarts qu'il avait connus autrefois; et charmé de la position du petit bâtiment de la forêt, il s'était décidé à y fixer son séjour, en payant un loyer au baronnet. Cet homme vraiment estimable, ne partageait aucun des vices des gens de sa profession, et en pratiquait toutes les vertus. Ses longs voyages, et l'habitude de vivre dans le monde, furent cause qu'il ne prit point cet esprit de corps, qu'on reproche justement aux gens d'église, et qui les rend le fléau de la société: il n'avait du prêtre, que les habits: son maintien, sa conversation, tout en lui découvrait le philantrope sensible. Les

malheureux l'appelaient leur père ; et pouvoir faire du bien à ses semblables, était son unique occupation.

Le baronnet lui avait abandonné le soin de desservir la chapelle, et il était chargé d'accompagner le convoi de ladi Stuart au tombeau des Guises, qui se trouvait placé au-dessous de ce petit édifice.

Ce fut le soir, à onze heures, que Caroline se rendit à la chapelle, pour assister à la plus cruelle des cérémonies. Elle était suivie des pauvres du village, que sa mère lui avait légués en mourant, et que précédaient tous les domestiques de la maison, à l'exception de MM. Deboruh, qu'une intrigue avait appelée à Londres, depuis deux mois.

Les sons tristes et lugubres des cloches qui se faisaient entendre dans le silence de la forêt ; le chant des morts, que répétaient les voix argentines des jeunes filles vêtues de blanc ; la multitude de flambeaux et de torches qui précédaient le convoi ; le caractère de douleur em-

preint sur les visages, tout concourait encore à augmenter le désespoir de Caroline.

Le vénérable Arthur, profondément pénétré du sentiment qui remplissait les cœurs, dirigeait cette marche lugubre, et ajoutait à sa majesté par la gravité de son maintien, et le respect qu'inspiraient ses cheveux blancs.

Arrivés devant la chapelle, tous s'arrêtèrent, et l'on ouvrit le souterrain pour y descendre le cercueil. Caroline, qui jusqu'alors ne l'avait point abandonné, crut que la mort lui arrachait sa mère une seconde fois: « ô Dieu! ô Dieu! s'écria-t-elle, ne nous séparez pas! » Ses sanglots étouffèrent sa voix, et elle tomba dans les bras de Dennison qui l'aida à suivre Arthur dans le caveau. Parvenu au lieu qui devait recevoir le corps, tout le monde s'arrêta, et le silence des tombeaux reprit son empire pendant quelques instans.

Le digne Arthur le rompit par un de ces discours pathétiques qui, en retraçant

la vie vertueuse de ladi Stuart, aux témoins de ses bienfaits, et à ceux qui y avaient eu part, arracha les larmes de la reconnaissance, et de l'admiration ; et la voûte retentit de longs gémissemens.

Caroline se précipita sur le cercueil pour donner un dernier adieu à sa mère; et les assistans se retirèrent à quelque distance, par un mouvement de respect religieux.

Henry avait traversé la forêt plusieurs heures avant la cérémonie, et ayant entendu approcher le convoi, s'était mêlé parmi la foule sans être reconnu. Son intention n'était pas d'entrer dans le souterrain, craignant de troubler Caroline par sa présence, au moment où elle remplissait un devoir si tendre et si pieux ; mais il fut entraîné malgré lui, et entra avec les autres, pour n'être pas remarqué par une retraite déplacée.

A la vue de Caroline pleurant sur le tombeau de sa mère, Henry oublia toute prudence, il courut vers celle qui seule pouvait régner sur son cœur ; il s'écria :

« ô Caroline, si Charles vous est cher, ne mourez pas ! » — « Charles; répéta Caroline d'une voix mourante, est-ce vous, mon frère, qui venez dans ce triste séjour ? » Et alors sans cesser de fixer le cercueil, et presque évanouie, elle se laissa tomber dans les bras de Henry. « Non, dit Henry en la soutenant, je suis l'ami de Charles, c'est par son ordre que je me trouve ici, voilà mon excuse, me pardonnerez-vous ? »

« Vous pardonner ! répondit Caroline revenant à elle, et se dégageant de ses bras, hélas ! pourquoi ne m'est-il pas permis de vous rendre grâce de cette pitié généreuse... de ce sentiment... » Elle ne put achever, ses forces l'abandonnèrent, et elle retomba.

Sir Guise redoutant de s'attirer le blâme public, en refusant de rendre les derniers devoirs à ladi Stuart, arrivait comme la cérémonie finissait, et entra dans le souterrain au moment où Henry recevait Caroline dans ses bras

Cet homme vindicatif, s'avança écumant de rage, et sans respecter la sainteté du lieu, ni le nombre des assistans, il s'écria tout-haut, et d'une voix effrayante : « Misérables ! quoi, en présence du tombeau de votre mère ! sous ses yeux ! « et toi, complice infâme, dit-il en se tournant vers Arthur, tu souffres un tel scandale, et dans un pareil moment ? Vas, tu es bien digne des hommes de ta classe ! » Arthur, l'honnête Arthur, que la brutalité d'un méchant homme ne pouvait faire sortir de son caractère, le regarda d'un air de pitié, et répondit : « Quand je remplis une fonction auguste, il n'appartient pas à un mortel de m'interrompre ! »

« Monsieur, dit Henry en conduisant Caroline à son père, je suis venu ici à la place de votre fils, et à sa vive sollicitation : vous savez mieux que moi la raison qui l'a privé de remplir son devoir. » Sir Guise, sans l'écouter, prit brusquement sa fille par la main, et l'aurait fait tomber, si Henry et Arthur ne

l'eussent retenu. « Chère Miss, lui dit le dernier, c'est moi qui vous protégerai contre la fureur d'un père inhumain. Impie ! accorde au moins la paix aux tombeaux de tes pères ! songe que la mort, à chaque instant, peut te joindre à ces froides dépouilles, et prépare ton âme à paraître devant son juge suprême.

A l'instant tous ceux qui étaient présens, et particulièrement les domestiques se mirent à crier d'une voix unanime : « Père dénaturé ! époux cruel ! mauvais maître ! » Et les cris s'étendant à mesure qu'on sortait du caveau, se firent entendre dans la chapelle, et de-là dans le cimetière. L'indignation devint générale, et chacun profita de l'occasion pour accabler d'injures, un homme justement détesté. La fureur augmentait si fort, qu'il courut risque de perdre la vie et ne la conserva que par les soins de Caroline qui se tint toujours à ses côtés pour le protéger. Aidée de Henry, de Arthur, et de Dennison, elle le ramena à l'abbaye, au milieu des

cris et des huées d'une foule immense et tumultueuse.

A la porte de l'abbaye, Henry prit congé de Caroline, et en obtint un regard si touchant, qu'il le paya de toutes ses peines. Il supplia Arthur de passer à l'abbaye le reste de la nuit, pour ne pas exposer Caroline aux fureurs du baronnet, et il se retira.

Sir Guise livré à lui-même, se retraça la scène épouvantable qui venait de suivre l'enterrement de son épouse. Il se figura que sa fille, Arthur, et Henry l'avaient fait naître à dessein, et il se vit combattu entre la crainte que lui inspiraient ses ennemis, et le désir de se venger d'eux. Il croyait toujours entendre les cris de cette foule de mécontens; et le reste de la nuit il fut en proie à toutes les horreurs que son imagination effrayée put lui suggérer.

CHAPITRE XXV.

HENRY reprit le chemin du château en songeant à la découverte qu'il venait de faire : il ne cessait de se répéter que Caroline l'aimait toujours, et il lui semblait avoir distingué dans son trouble même, l'excès de la passion qu'elle s'efforçait en vain de cacher. Il reconnut dans le baronnet le seul ennemi de son bonheur; et dès cet instant, oubliant tous les obstacles qu'il pouvait lui opposer, il sentit l'espérance renaître dans son cœur.

C'est dans ces dispositions d'esprit, qu'il se trouva à la porte du château, s'en croyant encore bien éloigné. Il était trois heures du matin, et Georges, son domestique qui l'attendait, lui apprit qu'Olivia était plus indisposée que la veille. Ce fidèle serviteur crut nécessaire d'informer son maître, de l'allarme qu'on avait répandue dans sa famille. Il

lui fit part des détails donnés sur l'affaire de la chapelle : on assurait que Henry s'était battu avec sir Guise, pour avoir secouru sa fille évanouie sur le cercueil de sa mère, et que sur cette nouvelle, les deux familles avaient envoyé quelqu'un pour les tirer d'inquiétude. Georges ajouta qu'Olivia s'était trouvée mal, et qu'on avait été obligé de l'emporter chez son père. Comme il finissait de parler, John parut; il prit son frère par la main, et sans perdre de tems en vaines questions, il lui dit : « mon cher Henry, montons chez Olivia, il n'y a que votre présence qui puisse la rassurer. » Henry le suivit, sans hésiter ; ils entrèrent chez M. Clare qu'ils trouvèrent auprès de sa fille. Elle eut beaucoup de peine à se persuader que Henry n'était point blessé ; il la rassura sur ses craintes, et leur apprit sa querelle avec sir Guise, dont la suite n'avait pas été aussi grave qu'on le disait, il leur expliqua qu'ami de Charles, il avait dû se trouver à la cérémonie, et que son crime auprès du baronnet, venait

de son empressement à secourir miss Stuart, avec le père Arthur.

Henry ne mentit point, et cependant il ne dit pas l'exacte vérité. Il paraît qu'il agit dans cette circonstance comme nos rusés politiques modernes, il eut soin d'appuyer sur les articles qui pouvaient bonifier sa cause, et il passa légèrement sur ceux qui pouvaient lui nuire ; tactique adroite dont savent se servir les grands personnages dans des évènemens plus tragiques que ceux qui eurent lieu au convoi de ladi Stuart.

Ainsi nous avertissons le lecteur que, si la conduite de Henry ne peut être justifiée à ses yeux, nous l'abandonnons à sa censure. Cette histoire est le tableau des actions humaines, notre devoir est de le montrer tel qu'il est, et non tel qu'il devrait être.

Henry appaisa facilement les inquiétudes d'Olivia, et celles de toute la famille. John applaudit au courage de son frère, et le félicita d'avoir pu protéger le faible, sans se rappeler qu'il

était l'ennemi de sa maison, ne considérant cette action que comme l'ouvrage de la raison, de la justice, et de l'humanité.

« Oui, remarqua Olivia, je conviens de ce que vous dites, mais avouons qu'il y entre aussi de la générosité : Henry ne s'est-il pas exposé pour sauver les jours d'un homme qui nous déteste ? »

« Tout cela est très-beau et très-héroïque, répliqua M. Clare, d'un air moqueur, mais enfin je dois faire observer que ces grands exploits nous empêchent de nous coucher deux ou trois fois par semaine, et qu'après avoir été effrayés, nous voyons revenir Henry, avec une histoire où ce héros a fait des choses si surprenantes, que loin de l'accabler de reproches, comme nous en avions fait le projet, nous ne songeons qu'à lui faire de grands complimens et remercîmens sur sa générosité, son humanité, etc. Pour moi qui ai besoin de repos, je l'engage à se réduire à une belle action par mois, à moins qu'il ne choisisse le

jour pour exécuter tant de merveilles ; car, toutes ces marches et contre-marches nocturnes, ne conviennent ni à mon âge ni à la santé de ma chère Olivia. Allons, mon nouveau Dom Guichotte, il est tems de prendre du repos, nous en avons tous besoin.

Les Fitzortons se retirèrent au château ; et tout le monde alla se coucher. Nous ne finirons point ce chapitre, sans donner quelque idée de Georges. Ce bon jeune homme était singulièrement attaché à Henry, qu'il servait avec zèle et intelligence ; inquiet des courses fréquentes de son maître, il le suivait quelquefois de loin, et allait l'attendre dans la forêt. C'est là qu'un jour, sans être apperçu, il l'entendit parler tout seul, et qu'il découvrit la passion dont il était dévoré. Ce digne garçon se jeta à genoux et promit au ciel de ne jamais laisser sortir son maître, sans avoir l'œil sur lui. Il n'appelaît jamais Henry que *le voyageur nocturne.*

CHAPITRE XXVI.

Olivia fut bientôt rétablie, et s'occupa plus que jamais de sa tendresse pour Henry ; elle disait souvent en elle-même :

« Il faut convenir que j'accuse presque toujours Henry à tort : je suis injuste, et même égoïste, je lui reproche d'aimer la solitude ; mais ce goût tient à son génie, à sa vive imagination ; il s'engage dans des affaires qui me font trembler pour lui, mais c'est ma tendresse qui va au-devant du danger, et non pas lui ; c'est ma faiblesse qui me fait croire qu'il s'expose ; d'ailleurs il est si confus, si malheureux, quand il revient, que je dois être contente, et lui pardonner de bon cœur. Son absence qui me coûte tant de larmes, peut donc encore me procurer le bonheur, puisque je sais, à son retour, qu'il a passé son tems à soulager les malheureux, ou à protéger le faible. Lorsque nous l'avons tous pardonné, il

devient alors si aimable, si gai, que je ne sais plus lequel me séduit davantage, de Henry languissant et rêveur, ou de Henry enthousiaste et d'humeur enjouée.»

C'est ainsi que cette aimable fille se rendait compte des sentimens qu'elle croyait inspirer à Henry. Placée au milieu des siens, privée d'expérience, elle ne soupçonnait pas que l'amour eût un autre langage, et l'idée d'être trompée, n'entrait pas plus dans cette âme innocente, que l'idée de tromper elle-même.

Comme elle finissait ce petit raisonnement qui la raccommodait avec son Henry, il entra dans le salon. Il venait de rêver délicieusement au peu de mots que Caroline avait dit la veille, en tombant dans ses bras, et son maintien annonçait le calme et le bonheur.

Olivia s'y méprit aisément, et lui dit : « J'étais occupée à m'accuser moi-même. »

« C'était très-mal fait à vous, car à coup-sûr, vous accusiez l'innocence ; mais

mais comme c'est sans-doute votre première faute, nous intercéderons auprès d'Arthur, pour votre absolution. »

« Ma première faute ? répondit-elle, vous vous trompez; mais si c'est un péché, vous devriez en partager la pénitence, car c'est toujours à cause de vous. »

« Et comment en suis-je la cause, je vous prie ? ».

« C'est que je me plains de l'excès de votre sensibilité, qui souvent vous éloigne de nous : vous êtes trop-bon, Henry, voilà le seul défaut que je vous trouve. »

« Je crois plutôt que cette qualité vous appartient, répondit Henry: en vérité, je crains quelquefois qu'il n'y ait point de mortel qui soit digne de vous. Cependant j'ose dire qu'il en est un, que je l'ai trouvé... et vous le connaissez.... » Il voulait ajouter quelque chose qui pût rappeler l'idée de Charles, mais il n'en eut pas le courage; il hésita, répéta ce qu'il avait dit; et Olivia prenant le change, interpréta son embarras en sa

faveur, elle s'écria en l'interrompant :

« Oui, sans doute, je le connais ! mais, ajouta-t-elle en souriant, quelle femme est digne de Henry Fitzorton ! »

« Olivia, il existe des hommes qui vallent plus que moi. Ho! j'en sais qui vaudraient... dont les perfections... »

« Je n'ai aucune idée d'avoir jamais vu des hommes pareils, répliqua Olivia; mais je crois qu'il y a des femmes dont les qualités..... »

« Oui, dit Henry transporté, il en existe une céleste, et qui ferait le bonheur d'un galant homme ! »

Olivia, toujours dans l'erreur, rougit extrêmement.

« Je vous assure, continua Henry, (ayant presque perdu la tête en songeant à Caroline), je vous assure que cet être enchanteur, avec tant de vertus, n'est pas au-dessus de la chère Olivia, et qu'elle lui ressemble beaucoup ! »

« Mon dieu ! dit Olivia en rougissant davantage, vous parlez bien en poëte! voilà que vous vous créez des beautés imagi-

naires, pour leur comparer la modeste Olivia. J'en reviens à ce que j'ai dit; oui, sans recourir aux images de la poésie, je soutiens qu'il y a plus d'hommes dignes d'Olivia, que de femmes dignes de Henry.

« Ecoutez-moi, Olivia, s'écria Henry prêt à laisser échapper son secret, je ne connais qu'un homme qui mérite la main d'Olivia. »

« Fasse le ciel, dit-elle en la lui donnant, que votre choix vous rende aussi heureux qu'Olivia !

« Ici les noms de Caroline et de Charles, et l'aveu de leur amour, expirèrent sur les lèvres du malheureux Henry; il prit cette main qui lui était offerte avec tant d'abandon, et la pressant avec reconnaissance, il resta quelques instans sans parler, les yeux toujours fixés sur Olivia.

« Ah ! s'écria-t-elle, ne savez-vous pas que depuis notre enfance je me suis regardée comme destinée à faire votre bonheur? Cher Henry, pardon, tout le chagrin que vous m'avez causé jusqu'à

présent, vient de mon extrême tendresse, si vous pouviez vous figurer ce que je souffre lorsque j'ignore où vous êtes, je suis persuadée que vous fuiriez moins souvent le château : oui, votre absence me fait mourir, et votre retour seul peut me rendre à la vie.

Olivia ouvrit ainsi son cœur à celui qu'elle regardait comme son amant, et comme l'époux que sa famille lui avait choisi. Elle lui parla avec cette confiance qu'inspire la conviction d'un amour réciproque, quoique Henry, dans tout le cours de sa vie, ne lui eût jamais dit un mot qu'elle pût prendre pour un aveu, ainsi que le lecteur a dû en faire la remarque.

Elle s'exprima avec une telle rapidité, et mit tant de grâce et de douceur dans ce qu'elle dit sur un lien qui devait faire le bonheur de tous deux, que Henry eût été le plus insensible de tous les hommes, si l'innocence et la beauté n'avaient ému fortement son cœur, même dans la situation où il se trouvait.

» Chère Olivia, dit-il en la fixant toujours avec le plus vif intérêt, je ne mérite pas... et cependant je désire.... je fais mille vœux.... »

Il sapperçut alors qu'Olivia versait des pleurs, et qu'elle avait de la peine à se soutenir; il la fit asseoir, et parut effrayé de l'état où elle était; mais Olivia levant les yeux sur lui, avec un regard qui exprimait la joie et le ravissement, dit : « Ne craignez rien, mon Henry, l'excès du bonheur n'arrache-t-il pas des larmes comme l'excès du chagrin? ô mon ami, rien n'égale ma félicité!

« Puissiez-vous la conserver toujours' répondit Henry avec l'accent de la sensibilité, et qu'il me soit possible d'y contribuer long-tems! »

« Mais nous sommes très-jeunes, répliqua Olivia avec une extrême simplicité, et nous pouvons compter sur un grand nombre d'années semblables à cet heureux instant; mon cher Henry, vous me serez toujours plus cher! »

Henry étouffa ses soupirs; et regar-

dant Olivia avec des yeux où se peignaient tous les sentimens dont son âme était agitée, il l'embrassa avec transport, et essuya les pleurs qu'il avait fait couler.

Les deux pères parurent au même instant, et les surprirent ensemble. Les nouvelles preuves confirment les anciennes; et ils jugèrent que leurs enfans s'adoraient plus que jamais.

CHAPITRE XXVII.

CEUX de nos lecteurs qui ont l'avantage d'être pères, et d'avoir des enfans dans une situation de cœur, pareille à celle où Henry et Olivia semblaient se trouver, pourront seuls donner une idée de l'émotion qu'éprouvèrent les deux vénérables vieillards : qu'elle était différente de celle que ressentit sir Guise, lorsqu'il découvrit Henry et Caroline dans une circonstance semblable!

A travers une porte vitrée, dont le

rideau fut tiré par une main légère, quoique tremblante, ces heureux pères contemplèrent la scène la plus touchante, et en entrant ils dirent tous deux : « Chers enfans, nous venons de prendre des mesures pour assurer votre bonheur...» Des larmes d'attendrissement les empêchèrent d'en dire davantage.

Ladi Fitzorton parut, et partagea les sentimens qui les animaient.

Dans ces entrefaites, John quitta le reste de la compagnie pour se retirer un moment dans sa chambre, comme il en avait contracté l'habitude, sitôt qu'une forte émotion venait l'agiter. Il se rendit ensuite au jardin où était la famille; et prenant Henry par le bras, il l'emmena à l'écart, et lui dit : « Je vous ai souvent entendu dire que votre ami Charles n'était pas content de la sous-lieutenance qu'il avait achetée au service. Elle doit lui déplaire davantage depuis la mort de sa mère, puisqu'il se trouve forcé de se séparer trop longtems d'une sœur livrée à l'autorité d'un

père exécrable. J'ai songé à un moyen qui pourrait nous arranger tous, et dont je vous aurais fait part plutôt, si vous aviez été plus ouvert avec moi. » Henry trembla. « Mais je m'en vais vous communiquer le projet que j'ai conçu relativement à cette famille. « L'agitation de Henry augmenta. « Je sais, continua John, que l'argent employé pour l'achat de sa sous-lieutenance, n'a point été remboursé à l'usurier, et que Charles continue de lui en payer les intérêts. »

Henry respira, et se trouva dans l'état d'un condamné, à qui l'on vient d'accorder sa grâce.

« Supposons, dit John en se résumant, que votre ami fût dans l'intention de disposer de sa commission, l'argent qu'il en retirerait, lui servirait à rembourser l'usurier, et moi je puis par la perte que nous venons de faire d'un brave officier mort à mes côtés, dans la dernière campagne, lui obtenir dans mon régiment une Lieutenance, sans qu'il lui en coûte rien ; par ce moyen il

il se trouvera plus rapproché de sa sœur, et, pour ainsi dire, de notre famille. »

Les cœurs sensibles peuvent seuls dire ce qu'éprouva Henry, à la proposition d'un frère si généreux ; nous nous garderons de rien ajouter.

« Mais, reprit John, s'il n'y a point d'obstacle à craindre dans le service que je veux rendre, il y en aura dans la manière de donner.

La malheureuse affaire que j'ai eue avec le père, m'empêche de me faire connaître au fils, dans une transaction de cette nature, où j'aurais l'air de lui accorder une faveur que l'honneur lui défendra d'accepter.

Je ne veux point offrir ce que je n'accepterais pas. Mais vous, mon frère, ajouta-t-il en lui prenant la main et la secouant avec chaleur, vous qui êtes son ami intime, vous le ferez consentir à la proposition ; il ne refusera pas ce qui vient de votre part, s'il l'osait, il n'aurait pas connu les liens de l'amitié : elle consiste, vous le savez, dans des ser-

vices mutuels, qui dégagent de toute reconnaissance; mais ils nous mettent dans la nécessité de ne jamais offenser par un refus que la délicatesse considère comme une brèche faite au sentiment le plus désintéressé... il peut souvent ne pas être sincère, j'en ai fait la triste expérience. » Il soupira. « Mais comme frère, j'exige que vous preniez ces papiers, ils vous investiront des pouvoirs nécessaires. Je n'ai plus rien à vous dire, vous trouverez tout en règle; il y a un espace en blanc, et votre cœur vous instruira mieux que moi, comment il faut le remplir. »

Henry prit les papiers, et les yeux pleins de larmes, il voulut remercier son frère, mais il lui fut impossible de parler; et ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

John n'était pas moins oppressé que son frère, la fermeté de son âme avait éprouvé de fortes secousses ce jour là. «Mon cher Henry, dit-il, nous vivons dans un monde où il nous est plus pro-

fitable de réprimer, que d'exciter notre sensibilité, un rien vous affecte, mon ami. » James qui s'approchait, entendit ces derniers mots, et vint près de ses frères. « Je vous aime, dit John à Henry, et cependant votre manière de voir et de saisir les choses, me cause souvent de l'humeur, même du chagrin; ne soyez pas surpris si l'on fait quelque fois le bien, vous qui vous sentez disposé à le faire toujours. »

« Oui, dit James, notre cher Henry n'a point de modération : toujours dans les extrêmes, toujours dans les extrêmes. »

« J'en conviens, dit Henry, je ne connais pas cette heureuse apathie dont vous parlez, car c'est ainsi que je nomme la modération : mon âme exhaltée ne peut descendre jusque là, et je sens trop vivement, pour m'exprimer comme vous l'exigez. »

« Je ne condamne pas cet excès, reprit John avec plus d'aménité; soyez toujours énergique, mon cher, dans deux

circonstances de votre vie : lorsque vous parlez de votre muse, et de ses inspirations divines, et quand vous peignez votre ardeur à la tendre Olivia ; je suis loin de condamner les larmes qu'elle vous fait répandre, ni l'enthousiasme qu'excitent en vous, son amour, ses grâces et son innocence ; et j'avouerai que par une sorte de sympathie, tant de charmes m'ont souvent causé un attendrissement dont j'ai souffert sans espoir de récompense : il y n'a point de baume pour une pareille blessure ; mais je me trompe, le bonheur de Henry et d'Olivia sera la consolation de tous mes maux. »

Un domestique vint dire à James qu'on le demandait ; et les deux autres frères resterent seuls.

Henry d'un naturel porté à la confiance, et retenu seulement par le caractère sérieux et circonspect de son frère, ne le vit pas plutôt dans ces dispositions, qu'oubliant la prudence, il s'abandonna à l'impulsion de ses senti-

mens ; et se jetant dans les bras de John, il s'écria : ah ! mon frère, si vous pouviez lire dans ce cœur ulcèré.... si vous pouviez voir... s'il m'était permis de vous révéler... »

« Parlez, répondit John avec le plus vif intérêt, le cœur d'un Fitzorton peut-il rien renfermer dont il doive rougir ? ce que vous venez de dire m'autorise à croire un rapport qu'on m'a fait à votre égard ; mais c'est un conte si peu vraisemblable, que je n'ai point voulu y ajouter foi. »

« Un conte ? demanda Henry déconcerté et incapable de cacher sa confusion, parlez, je veux connaître mon accusateur. »

« L'accusateur, répondit John en regardant fixement son frère, est le trouble de l'accusé.

Descendez dans votre cœur, mon cher Henry, et voyez s'il ne vous reproche rien ; vous connaissez ma tendresse pour vous, vous savez qu'il n'est rien que mon amitié n'entreprenne pour

assurer votre bonheur et votre repos. Confiez-moi le sujet du trouble où je vous vois, j'ai l'expérience du malheur; et cette froideur apparente que l'on appele philosophie, ne m'a point endurci contre les peines du cœur: Ah! cher Henry, puissiez-vous n'avoir jamais à souffrir comme votre frère John! »

Henry lui prit les mains. « Cher John, dit-il, il n'y a rien de noble ni de grand dont vous ne soyez capable! je désirais ce moment depuis un tems infini... voici le cas de vous apprendre... lorsque je suis convaincu par votre attachement...., si jusqu'à présent je n'ai pas osé... »

Comme il allait achever, Olivia entra dans le jardin, et surprit les frères se tenant encore embrassés. Il serait difficile de décrire le plaisir qu'elle éprouva. Elle s'approcha doucement, et les entourant de ses bras, elle s'écria: « Soyez toujours ainsi heureux et unis! »

Henry devint muet d'étonnement et d'effroi. Quant à John, il se tourna vers Olivia, et lui présenta la main de son

frère. « Oui, dit-elle, en leur donnant la main à chacun, ne sommes-nous pas tous unis ? Mais j'oublie ma commission, je venais vous avertir que le dîner est prêt; entrons au château tous les trois. » « Non, répondit John, deux seulement; et ce seront Olivia et Henry; permettez que je me retire. »

John monta dans sa chambre, et fit dire par Georges qu'on ne l'attendît pas pour dîner. Il se mit à réfléchir sur sa situation; et ne connaissant rien de plus affreux que l'incertitude, il prit sur-le-champ son parti, rentra dans son caractère ordinaire, et redescendit dans la salle à manger, où il se mit à sa place avec l'air satisfait, que donne une bonne résolution.

La soirée se passa à la bibliothéque où toute la famille réunie s'occupait souvent à soutenir des disputes littéraires. John, laconique et précis, n'admettait que la prose pour exprimer fortement sa pensée; et Henry, le favori des muses, voulait de la poésie et des vers par-tout;

James aimait l'une et l'autre, et disait que chacune avait ses avantages particuliers. Le reste de la famille était diversement partagé, et faisait silence pour écouter la charmante Olivia dont le raisonnement modeste et plein de justesse, lui attirait toujours un regard d'approbation de la part de John ; et cette fois elle discuta si agréablement dans le sens de son poëte, qu'il ne put se défendre de lui baiser la main.

Au moment où chacun allait se retirer, John fit part à sa famille de l'intention où il était de partir le lendemain pour rejoindre son régiment. « Il y aurait, dit-il, de l'ingratitude, et même de l'indécence, à tarder davantage d'aller remplir la place du brave officier dont j'ai obtenu le grade : je dois m'efforcer de plaire aux soldats qui viennent de perdre un commandant si estimable ; ainsi, continua-t-il, je ne sortirai point de table sans avoir bu à la santé de ceux qui me sont plus chers que la vie, et je fais d'avance mon compliment de félicitation,

ajouta-t il en regardant Henry et Olivia, sur les heureux changemens qui peuvent avoir lieu pendant mon absence. »

Lorsque tout le monde sortit de table, John suivit Henry, et lui secouant la main avec cordialité, il lui dit: « Adieu, mon frère, cultivez votre famille, elle vous aime; cultivez la tendresse de... » Il hésita et devint pâle. « Nous serons en correspondance; oui, nous nous écrirons l'un et l'autre. Je vous laisse le bonheur en perspective. En achevant ces mots, il embrassa Henry qui s'avançait pour entrer avec lui dans son appartement; mais il exprima le désir d'être seul, et Henry qui le connaissait, n'osa pas insister, et se retira dans sa chambre. Henry était cependant au désespoir d'avoir laissé échapper l'occasion de parler avec John sur un point si important : il était combattu par la crainte et par l'espérance, et ne savait que conjecturer d'un départ si précipité. « Il est clair, disait-il, qu'il a découvert mon fatal secret; il me blâme, et me

fuit pour éviter une rupture; c'est ce qu'il m'apprendra sans doute par sa correspondance. »

Il passa une partie de la nuit à s'inquiéter, et ne put prendre un peu de repos qu'après s'être promis de parler à John, au moment de son départ; mais accablé comme il l'était, il dormait encore lorsque son frère partit, et ne s'éveilla qu'au moment où Georges entra pour lui dire de descendre à la salle où le déjeûner était prêt. Nous le laisserons au sein de sa famille, pour nous occuper du destin de John dont les secrets n'ont point encore été révélés au lecteur.

CHAPITRE XXVIII.

Le voyage de John Fitzorton n'avait rien d'agréable : cet estimable jeune homme s'enfuyait à toute bride pour échapper à ses chagrins et à ses réflexions; mais, comme on l'a dit, ces fidèles ennemis montaient en croupe et galopaient avec lui : eh! qui peut surpasser en vitesse, la promptitude de la pensée? qui peut devancer l'agilité de son aile rapide? Hélas! John emporte avec lui le trait qui l'a blessé, et toute sa philosophie ne peut le garantir d'une passion malheureuse.

« Pourquoi chercherais-je à pénétrer les secrets de Henry? disait il en lui-même, n'ai-je pas assez des miens? et si j'ai cru découvrir que ce digne frère a conçu, malgré lui, des sentimens qu'il combat, ne dois-je pas l'en considérer davantage, et respecter tant de vertu? mais que dis-je? Je défends Henry parce que je me trouve dans la même situation que lui : c'est moi que je loue tacitement.

O humanité, quelle est ta faiblesse! comment puis-je raisonner ainsi? »

Il s'abandonna encore quelque tems à ses idées; et quand il eut fait la moitié du chemin pour parvenir au lieu de sa destination, il apperçut un village vers lequel il dirigea sa route. Aussi-tôt arrivé, il descendit de cheval, et s'approchant devant la porte d'une auberge, il demanda une chambre. Tandis qu'il y médite, nous allons raconter les événemens de sa jeunesse.

John, à l'âge de seize ans, avait aimé une jeune personne, nommée Maria, qui vivait à la campagne auprès d'une tante dont le jeu était l'unique passion. Cette dame passait une partie de la journée à jouer avec ses voisins; et ce goût qui prenait tout son tems, l'empêchait de surveiller la conduite de sa nièce.

La beauté de Maria lui méritait les hommages de tous ceux qui la connaissaient; John, qui eut occasion de la voir souvent chez M. Clare, ne put résister au désir de s'en faire aimer; et après y

avoir réussi par une cour assidue de quelques mois, il parvint à obtenir la promesse de sa main.

Plein du bonheur que lui promettait cette union, il se rendit auprès de son père pour avoir son consentement. Durant cet intervalle, Maria fit la connaissance d'un jeune lord, nouvellement arrivé de Londres, riche, fastueux et d'une figure charmante. Ses flatteries continuelles, et la légèreté de son caractère, contrastaient trop avec la sévérité de celui de John, pour que Maria ne lui donnât pas la préférence. Elle oublia bientôt ses sermens, et ne songea plus qu'aux moyens de se dégager de sa promesse. Elle confia à ce nouvel amant les engagemens qu'elle avait contractés avec John, et ils convinrent entre eux que la ruse seule pouvait la soustraire au ressentiment de John dont elle avait tout à craindre. Il fut décidé qu'elle feindrait d'être malade pour différer le mariage. Dans ces entrefaites, un heureux hasard ayant élevé quelques difficultés

entre les deux familles, John attribua son indisposition à cette cause, et ne songea qu'à redoubler d'efforts pour ramener les esprits, et hâter son union avec celle qui paraissait le chérir si tendrement.

Environ un mois après son absence, John étant parvenu à lever tous les obstacles, s'empressa de venir en faire part à Maria, et à sa tante.

Il partit le jour même qu'il obtint le consentement de son père, et arriva le soir, à dix heures, heureux de montrer par sa vigilance, combien il était impatient de réaliser ses espérances les plus chères. Il heurta long-tems à la porte. A la fin, las d'attendre, il fit un tel bruit, que Betty, la femme-de-chambre, ne put douter que ce ne fût lui. Elle ouvrit, et courut avertir Maria, alors en tête-à-tête avec le jeune lord. John, étonné de tant de résistance, entra brusquement, et loin d'attribuer le désordre extrême où il trouva Maria, à toute autre cause qu'à son retour inattendu, il s'en félicita, et la serra tendrement dans ses bras.

Se croyant seul avec elle, il lui annonça que leurs vœux allaient être remplis, et qu'il ne dépendait plus que d'elle, d'assurer son bonheur Tandis qu'il s'exprimait ainsi; un léger bruit se fit entendre dans la chambre voisine, et quelqu'un s'écria d'une voix étouffée: « Ah ciel! Je viens de me casser la jambe. »

Maria était sur les épines. La surprise, plus que le soupçon, conduisit John vers la porte. « Cher John, dit Maria, n'entreprenez pas de... de... » Elle se tourna contre la porte, pour l'empêcher d'ouvrir, et donner aux personnes cachées, le tems de s'évader; et quoiqu'elle affecta d'élever la voix, en conjurant John de l'écouter, on entendit tousser, et parler bas : « Monsieur, il n'y a pas de clef, disait quelqu'un, nous ne pouvons sortir. » « Maria, dit John, je crains que vous ne soyez exposée, ceci devient sérieux. » Il ouvrit la porte, découvrit des hommes tapis dans un coin, enveloppés dans leurs manteaux; John les saisit tous deux par le collet, et leur dit qu'il al-

lait les faire conduire en prison, s'ils ne rendaient pas ce qu'ils avaient volé.

L'un d'eux se découvrit, et dit d'un ton mielleux : « vous êtes dans l'erreur, mon jeune ami, j'ai l'honneur d'être admis dans cette maison. » John les tira par le bras dans le salon. « Ces gens-là se vantent d'avoir l'honneur de vous connaître, dit-il avec indignation. » « Juste ciel! s'écria Maria en feignant la plus grande surprise, est-il possible que vous soyez ici, monsieur Durfey? quel dessein vous y amène; et pourquoi sortiez vous furtivement, sans rien dire? ma tante ne me pardonnerait pas, si je vous laissais partir de la sorte. »

John n'interrompit point leur conversation; mais il s'apperçut de leur embarras; et cessant de regarder les inconnus comme des voleurs, il les laissa libres.

« Monsieur, dit Maria à John, en lui montrant Durfey, M. est venu dans ce pays pour prendre les eaux; il a la complaisance

sance de faire la partie de ma tante, et voici son domestique. » Betty revint de la chambre, et dit qu'elle avait trouvé la clef par terre; M. Durfey fit mille excuses, présenta ses respects, et se retira.

« Maria, dit John, votre tante reçoit mylord Durfey par honnêteté, et vous par obéissance; mais j'ose vous dire qu'il abusera des bontés de toutes deux. »

« Oh! non, répondit Maria, d'un air indifférent, c'est un pauvre malade! »

« Mais pourquoi se cacher ainsi? il y a toujours de la lâcheté à se dérober aux regards des honnêtes gens. »

Il y avait dans le maintien et la voix de John, une sévérité qui allait chercher le crime au fond de l'âme du coupable, sans lui laisser les moyens de s'excuser. Maria l'entreprit pourtant : elle balbutia, hésita, pleura; et en tirant son mouchoir de poche, elle fit tomber une lettre dépliée et froissée. John, ému par les larmes qu'il avait fait couler, s'était jeté aux pieds de Maria; il regarda la lettre sans la ramasser, et fut frappé

de ces mots : ce grand benêt de John...!
le reste était caché dans les plis.

Il se releva, et fut saisi par un tremblement qui lui ôta la force de parler ; il ramassa la lettre ; et comme il allait demander une explication, la tante entra.

Il fut impossible à John de se faire entendre. « Mon dieu ! dit la tante, qu'est-il donc arrivé ? ma nièce se trouve mal ; Betty, donnez-moi mon flacon. »

« Madame, répondit John, j'ai dans mes mains l'éclaircissement du trouble où vous me voyez : votre nièce vient de laisser tomber cette lettre où je suis injurié, et j'exige la plus prompte explication ; mais comme je n'ai pas le droit de lire une lettre qui ne m'appartient pas, je prie Maria de se justifier auprès de moi. »

John s'assit.

« Vous avez fait une méprise, dit la tante ; allons, ma nièce, lisez, et tout s'appaisera. »

« C'est cela, dit John. »

« Mais, ma tante, c'est une lettre de ma cousine Charlotte qui plaisante toujours sur John, pour me faire enrager. »

« Madame, votre nièce ne peut pas refuser de lire la lettre de sa cousine, dit John. »

« Ma cousine ne me pardonnerait jamais si elle apprenait que je montre ses lettres. D'ailleurs vous devriez savoir que j'aimerais mieux mourir, que d'entendre dire un mot contre vous. »

Elle eut envie de prendre son mouchoir pour s'essuyer les yeux; mais craignant peut-être de laisser tomber une seconde lettre, elle se ravisa.

« Je ne demande qu'à lire l'adresse, dit John. »

« Ma nièce, faites lire l'adresse. »

« Eh bien, la voilà, dit-elle, en la faisant voir de loin. »

« Mais je ne puis lire, votre main tremble; confiez-moi cette lettre, je vous en prie. »

« Oui, ma nièce, que M. Fitzorton la lise : n'avez-vous pas eu toujours une confiance mutuelle ?

Maria était violemment agitée, en voyant son fatal secret près d'être découvert; elle s'avança vers la table, et feignant de moucher les chandelles, afin que John y vît mieux, elle éteignit l'une, et souffla l'autre; et s'excusant avec un rire forcé, elle courut vers la porte, pour se sauver, et cacher la lettre; lorsque John la retint par le bras, en disant : « Jusqu'ici j'ai cru que c'était une plaisanterie, mais je m'apperçois que votre nièce agi sérieusement; ainsi j'exige que l'affaire s'éclaircisse. »

« J'insiste là-dessus, répliqua la tante en marchant à tâtons du côté de la cheminée, pour tirer le cordon de la sonnette. »

La malheureuse Maria n'eut d'autre ressource que de tordre la lettre, et de la porter à la bouche pour l'avaler; mais John la prévint en jurant que, l'auteur de la lettre fût-il là lui-même, il en

saurait le contenu, dût-il y perdre la vie.

Betty rentra avec de la lumière; et Maria, hors d'elle-même, vint près de John, et lui dit tout bas de réfléchir à ce qu'il allait faire, qu'il pourrait s'en repentir, et qu'elle était capable de tout. Mais il dédaigna de répondre, et prenant le flambeau des mains de Betty, il dit: « La manière dont on me traite dans cette lettre, m'autorise à en prendre connaissance moi même; cependant je m'en rapporterai à madame, si elle convient qu'elle est de la main d'une femme. »

Maria désespérée, tomba sur une chaise, et jetant un regard sur sa tante, se flatta qu'elle altérerait la vérité, pour sauver une nièce dont le sort dépendait de la fin de ce triste événement.

« Monsieur, répondit la tante, dussé-je trouver ma nièce coupable de la faute dont vous l'accusez, comptez sur ma franchise. »

Maria perdit tout espoir. La tante

prit ses lunettes, et les frotta avec un des bouts de son mouchoir; John tenait le flambeau, et par un sentiment de délicatesse, il détourna la tête pour ne point voir l'écriture. Il y eut un instant de silence; et la main qui tenait la lettre commença à trembler. John indigné lança un regard sur Maria, et dit à la tante : « Eh bien, madame ? » Il se fit un plus long silence. La bonne dame parut alors consternée, ses larmes exprimèrent son embarras. » Hélas ! dit-elle d'un ton pénétré, je comptais sur l'innocence et la bonne-foi de ma nièce ; je perds en un instant l'espoir de ma vieillesse : il faut pour la décider à tant de perfidie, que M. Durfey ait employé des artifices... »

« M. Durfey ! s'écria John.

« Oui, M. Durfey, que je croyais honnête. »

« Madame, répliqua John, je vous dispense d'en lire davantage, et je vous fais mille excuses de la peine que je vous ai causée. Mais comme cette lettre me-

regarde, vous ne me la refuserez pas. Il la lui prit des mains, sans qu'elle osât résister, et la saluant respectueusement, il sortit, sans jeter les yeux sur Maria.

CHAPITRE XXIX.

JOHN indigné d'une telle perfidie, repartit sur-le-champ. Il arriva chez M. Clare qui résidait alors dans une maison de campagne éloignée de trois milles du village de Maria. En entrant, il demanda à être seul, pour éviter les questions que l'état où il était, n'aurait pas manqué d'exciter; et à peine fut-il abandonné à lui-même, qu'il lut la lettre de milord.

A la plus chère et à la plus aimable des femmes.

« Tout est disposé pour vous recevoir: l'appartement est loué à Londres; mon chapelain viendra au-devant de nous, pour nous donner la bénédiction nuptiale. Ne craignez rien *de ce grand benêt de John*, nous saurons le réduire: il ne lui

appartient pas de posséder un trésor comme Maria. Des raisons de famille m'obligent de garder le secret sur notre mariage. Cachons quelque tems nos noms et nos titres : eh ! qu'importe la grandeur aux cœurs tendres qui ne veulent qu'être heureux ! Je me rappele que demain après dîner, c'est l'heure où votre tante se rend chez ses amis pour jouer ; le pauvre malade consacrera ce tems à recevoir les soins de sa charmante garde.

Adieu, adieu. »

Votre fidèle,

Durfey.

Après la lecture de cette lettre, John resta sur sa chaise, sans mouvement, pâle, et le cœur déchiré : il voyait se détruire dans un instant, le bonheur de toute sa vie; et l'idée de se voir outragé de la sorte par une femme dont il se croyait véritablement aimé, le jeta dans une espèce d'anéantissement qui le rendait incapable de toute réflexion. A la fin la fureur et la vengeance commencèrent à ranimer ses esprits; il rougit de se

se voir le jouet d'une étourdie et d'un fourbe, et résolut de faire périr son lâche rival. « Je veux le tuer, s'écriait-il, je veux délivrer la terre d'un monstre pareil... O ciel ! le fils du respectable sir Armine deviendrait un assassin ? Non, il faut se soumettre aux usages, allons, je me battrai ; j'accorderai à un vil scélérat l'avantage de tuer un honnête homme !

Toute son indignation se porta sur Durfey, il ne songea à Maria que pour en avoir pitié. Il ne la vit plus que comme un objet digne de mépris, et dont la destinée le vengerait assez.

Il passa une nuit affreuse ; et à peine fut-il jour, qu'il se leva pour se rendre chez Durfey. En ouvrant la porte de la maison, il fut saisi par la fraîcheur de l'air, et tomba privé de sentiment, au bas des degrés. Les domestiques effrayés de la situation où ils le trouvèrent, se hâtèrent de le reporter dans son lit, où la fièvre le prit, et le réduisit bientôt à toute extrémité Dans l'intervalle d'un accès

à l'autre, il écrivit la lettre suivante à Durfey :

« Lâche suborneur ! cette épithète sera intelligible, quand vous saurez que j'ai dans mes mains la lettre que vous écrivîtes hier à Maria. J'attends de vous, ce matin, l'entière satisfaction qu'un homme d'honneur ne peut refuser, quoique par votre injure, vous ne méritiez plus ce titre. »

John Fitzorton.

Dès que la lettre fut partie, le malade se trouva mieux ; non que la maladie eût diminué, mais parce que ses esprits éaient plus tranquilles. M. Clare regarda ce signe, comme l'annonce d'une prompte guérison ; le médecin l'attribua à la sagesse de ses ordonnances ; et John à la vraie cause, à l'espoir d'exterminer dans peu son plus cruel ennemi. Il prévint M. Clare qu'il attendait une personne dont il ne pouvait se passer, et l'on crut aisément qu'il était question de sa chère Maria. Il laissa tout le monde

dans l'erreur, et demanda à être seul. Il se leva, s'habilla pour recevoir Durfey, et disposa ses pistolets. Cependant Durfey ne parut point, et l'accès de fièvre commença à se faire sentir, mais ses esprits agités ne lui permirent pas de s'en occuper. Il attendait toujours avec la plus vive impatience, lorsque le commissionnaire revint. Il lui apprit que Durfey avait enlevé Maria, la nuit dernière, qu'elle avait emmené Betty, et que le mariage s'était fait secrètement dans un village sur la route.

John renonça dès cet instant à toute espèce de liens; et c'est de cette époque que date la sévérité extrême, qu'il apporta toujours dans ses jugemens : cet évènement le rendit encore plus circonspect, qu'il ne l'avait été; et corrigé de bonne heure des égaremens de la jeunesse, par une leçon si cruelle il s'adonna tout entier à la philosophie. Il disait souvent : du mal, il peut en résulter un bien, je suis armé pour jamais contre les femmes. »

Revenu au château, John forcé de dévorer sa douleur au milieu d'une famille qui le chérissait tendrement, fut plongé pendant deux ans dans une tristesse si grande, que son père pour la dissiper, lui acheta une lieutenance, à fin de l'éloigner des lieux qui lui rappelaient sans cesse des souvenirs amers.

Il se rendit à son régiment, et se livra tout entier aux connaissances d'un art, dans lequel son aptitude et son génie le placèrent au rang des officiers les plus distingués.

A peine eut-il rejoint son corps, qu'il apprit la trahison et la mort de Durfey. Cet évènement lui fit concevoir le dessein de se rendre auprès de Maria, pour lui reprocher les maux dont elle était la cause, et satisfaire la vengeance qu'il avait étouffée jusque là. Mais lorsqu'il fut témoin de l'abandon total, dans le quel elle se trouvait par la perfidie d'un homme dont elle n'était pas l'épouse légitime, et par la perte de sa tante, il oublia son ressentiment, et

ne vit plus en elle qu'une victime de l'amour et de l'inexpérience. Son arrivée inattendue fit une telle impression sur cette femme infortunée, qu'elle ne put supporter sa vue ; elle se couvrit le visage avec les mains, et courut cacher sa honte au fond de son appartement. John seul, et livré à lui-même, respecta sa douleur et ses remords; et après avoir réfléchi quelque tems, il se rendit précipitamment chez lui.

« Elle a tout perdu, dit-il, elle survit à mes affections, et je rougis de l'avoir aimée; mais la faute que je commis étant enfant, m'empêchera-t-elle d'agir en homme aujourd'hui? Je ne la verrai plus, parce que je ne le puis, sans l'accabler de reproches; mais elle a vécu dans l'aisance, et John Fitzorton ne la laissera pas mourir dans la misère. Le lendemain il écrivit la lettre suivante à sir Arminc.

Mon très-cher père et ami!

« Vous eûtes la bonté de consentir, il y a quelques années, à un mariage qui devait assurer le bonheur de votre fils John. Heureusement des obtacles l'ont empêché, la perfidie de l'objet dont j'avais fait choix dans mon aveuglement, fut mon préservatif; mais aujourd'hui l'infortunée qui m'avait si cruellement trompé, vient d'être trahie à son tour, et je l'ai trouvée réduite à la plus grande misère. Elle n'a aucun moyen pour soutenir une existence que ses remords lui rendront insupportable, mais qu'elle doit conserver pour l'expiation de sa faute. Rappelez-vous que vous conçûtes un jour l'idée généreuse de me céder une portion de votre fortune, pour assurer mon indépendance; j'en réclame une partie aujourd'hui pour la plus malheureuse des femmes; j'ose espérer que dans cette action, je n'aurai fait que prévenir votre humanité; ce

témoignage de votre amitié, sera un nouveau titre à la vénération et à la reconnaissance de votre fils respectueux, »

JOHN FITZORTON.

Sir Armine acquiesça à la demande de son fils, et fit tenir chaque année à la personne qu'il lui indiqua, la somme destinée pour Maria. Elle la reçut exactement, sans pouvoir découvrir l'auteur de ce bienfait.

Le besoin de revoir sa famille le rappelait toutes les années à Fitzorton. Ce fut dans un de ces voyages, qu'obligé de s'arrêter dans un hameau, il fut témoin d'un enterrement auquel assistait une partie des habitans; la consternation générale lui inspira le désir de s'informer du nom de la personne qui excitait tant de regrets.

Quel fut son étonnement, lorsqu'il apprit que c'était son infidèle Maria! toutes les plaies de son cœur se r'ouvrirent alors, et la pitié et l'interêt suc-

cédèrent à la colère et au mépris. Il frémit d'avoir prédit sa destinée ; et plein d'un sentiment nouveau il suivit le convoi.

Il fit plusieurs questions aux personnes qui l'entouraient, et apprit de celle qui l'assista dans ses derniers momens, qu'elle avait souvent demandé John Fitzorton. Et vous nous voyez, dit-elle, ramenant le convoi du village voisin, où maria en mourant à exigé qu'on la portât, pour passer plusieurs heures après sa mort, dans la même chambre où autrefois elle donna son cœur à John Fitzorton.

John mit son mouchoir sur ses yeux.

Lorsqu'on fut arrivé au cimetière, il s'approcha du cercueil, et demanda aux fossoyeurs s'ils pouvaient découvrir la bière un instant. « Cela se peut très-facilement, monsieur, répondit l'un d'eux, il ne s'agit que d'arracher deux clous de cette planche. »

John ne répondit rien, le cercueil s'ouvrit, et l'infortunée Maria fut ex-

posée à sa vue. John était absorbé dans ses réflexions.

Il se pencha sur le cercueil, et apperçut qu'elle avait un portrait dans sa main, il reconnut celui qu'il lui avait donné dans le tems de son bonheur. Il soupira, et ses larmes tombèrent sur le visage de Maria.

Tandis qu'il serrait une main inanimée, un autre objet attira son attention. Une femme voilée, et qui précédait le convoi, s'approcha, et se mit à genoux; après avoir prié un instant, elle présenta devant le cercueil un enfant vêtu de noir, qu'elle avait porté dans ses bras, tout le tems de la cérémonie.

« Pauvre enfant, dit-elle en sanglotant, regarde-la pour la dernière fois! L'innocente créature sourit à l'aspect des fleurs qui couvraient le tombeau, et ses petits bras s'étendirent pour les saisir. »

« A qui est cet enfant? demanda John. »

de l'amour, goûte en paix le repos de la tombe, que le souvenir de l'orphelin que tu abandonnes sur la terre, ne trouble point ta félicité! je jure en ta présence, d'adopter ton enfant et de lui tenir lieu de père. Adieu! si les morts peuvent entendre les vivans, reconnais à ce procédé, John, le malheureux John! Il ne peut en dire davantage, et s'éloigne accablé de douleur.

En se retirant au hameau, il s'informa de la demeure de l'enfant, et s'y rendit. Il apprit que Maria avait laissé sa fille Johanna, âgée de trois ans, aux soins d'une nourrice, et de Betty, et qu'elles étaient dans la plus profonde misère; il pourvut à leurs besoins, et leur recommanda de traiter l'enfant comme le sien, qu'il l'adoptait dès cet instant, et qu'elles auraient souvent de ses nouvelles.

Il reprit en suite la route de Fitzorton; et y arriva le cœur pénétré de sentimens inconnus pour lui jusqu'alors.

Fin du Tome premier.





